

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

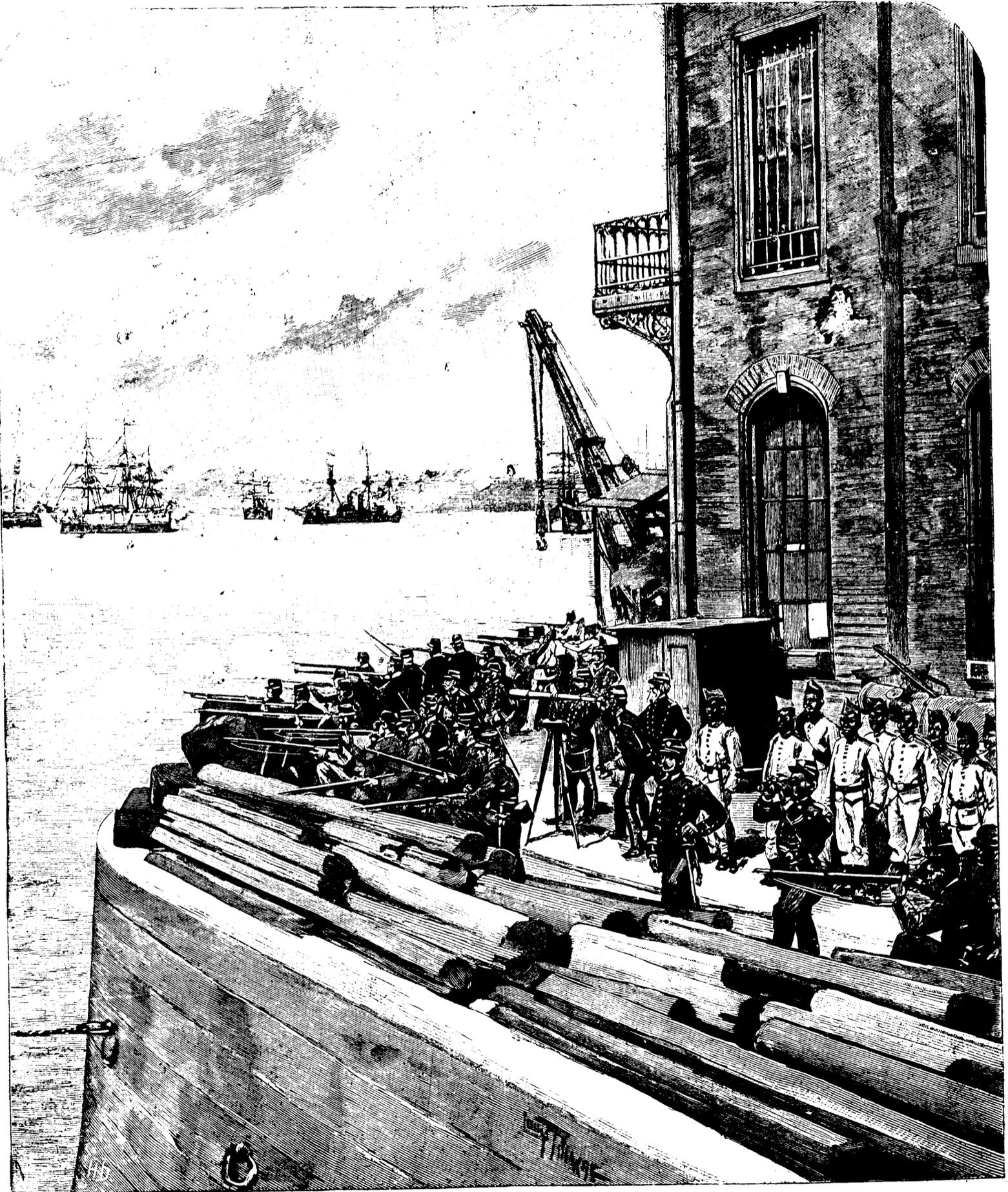
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 517—SAMEDI, 31 MARS 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BRÉSIL — LA GUERRE CIVILE A RIO-DE-JANEIRO : UN COMBAT AUX FORTIFICATIONS DE LA MORTENA, A LA GAMBOR

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 MARS 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Carnet du "Monde Illustré."—M. Lajos Kossuth, par Joseph Genet.—La mort de Beethoven, par Lucien Rhéal.—Science récréative.—Le commandant Joffre à Tombouctou.—Poésie : Le soir d'un bataille, par Leconte de Lisle.—Un village acadien en 1874 par L.-H. Tremblay.—Le drapeau, par Jules Richard.—L'aliéné, par Augustin Lellis.—Faits scientifiques.—Un conseil par semaine.—Notes et faits : Variétés étiologiques ; Histoire des mots et locutions ; Des nez illustres, etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons.—Problème d'échecs.

GRAVURES.—La guerre civile à Rio-de-Janeiro : Un combat aux fortifications de la Montena.—Portrait du patriote Hongrois Kossuth.—Afrique : La colonne du commandant Joffre découverte, près de Tombouctou, les corps des officiers et soldats français.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-DIX HUITIÈME TIRAGE

Le cent-dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 7 AVRIL, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français.—RIVAROL.

Rivarol a raison—et je ne vois pas pourquoi il aurait tort—il faut en conclure naturellement que tout homme qui n'aime pas la langue française a horreur de la clarté, de l'exactitude, de la vérité.

Comment se fait-il donc que certains Anglais de notre pays aiment la langue du MONDE ILLUSTRÉ et que

d'autres ne peuvent pas la souffrir.

C'est que chez les fils d'Albion, comme ailleurs du reste, il y a des gens bien faits et d'autres mal bâtis, au point de vue intellectuel.

Les premiers ne manquent pas.

* * Il y a une quinzaine de jours, les journaux de Montréal publiaient la relation d'un petit incident qui s'était passé au tribunal, à la cour du Recorder.

Un jeune avocat anglais, chargé de la défense d'un prisonnier quelconque venait de défendre sa cause en français et avec une telle pureté de langage que M. de Montigny qui présidait le tribunal lui fit des compliments parfaitement mérités.

—Il est fâcheux, ajouta-t-il, que la plupart de nos compatriotes d'origine anglaise ne croient pas devoir suivre votre exemple.

—Je n'en suis pas moins fâché moi-même, répondit l'avocat, car si tous mes compatriotes savaient quelle somme de jouissances on éprouve en lisant les auteurs français dans leur langue, ils n'hésiteraient pas à faire les études que j'ai faites.

* * Huit jours plus tard, un jeune avocat canadien français se trouve dans une autre cour, devant un juge anglais, peu connu du reste, et commence l'exposé de sa cause en français.

—Parlez anglais, monsieur, interrompt le juge, parlez anglais.

—Mais, qu'il plaise à Votre Honneur, les parties en cause, les témoins, parlent français, tout s'est fait en français....

—Parlez anglais, je ne comprends pas le français.

Force fut à l'avocat de parler anglais, d'interroger les témoins dans une langue qu'ils ne connaissent pas, de faire offrir d'interprète, etc.

Je dois ajouter, pour être juste, que plusieurs de ses confrères anglais, peu flattés de l'ignorance du juge, offrirent à l'avocat canadien-français de l'aider en cette circonstance, vu le surcroît de travail qui lui était imposé d'une manière aussi étrange que péremptoire.

* * Que dites-vous d'un juge qui vient vous avouer aussi naïvement qu'il ne connaît pas une langue dans laquelle les lois du pays ont été rédigées ? Et bien que ce soit le seul exemple du genre que l'on puisse citer, la chose n'en est pas moins regrettable.

Ce fait est d'autant plus étonnant que la plupart de nos juges anglais parlent très bien notre langue.

N'est-ce pas un plaisir, en effet, que d'entendre sir H. Johnson, juge-en-chef de la Cour Supérieure, parler français avec tant d'esprit,—un esprit tout gaulois,—et avec un choix d'expression à faire envie à un membre de la Société Royale (Je parle d'un membre rachant sa langue).

Sir H. Johnson a du reste appris le français, en France, au collège de Saint-Bertin, à Saint-Omer, dans le département qui a donné le jour à votre vieux chroniqueur.

Les juges Wurtel, Cross, Hall, Tait, Davidson, Doherty parlent aussi très bien notre langue.

Quel est donc celui qui s'est reconnu coupable de ne pas même comprendre le français ?

Qu'importe son nom ? C'est une malheureuse exception dans notre province.

* * Par contre c'est la règle générale dans la province d'Ontario, la province-cœur (!) comme disent quelques journalistes et orateurs ; mais, là encore, il y a des exceptions dignes d'être signalées.

Il existe, en effet, à Toronto, la capitale des francophobes, un club, le *Club Français*, dont les membres sont tous anglais.

Ils se réunissent une fois par semaine et doivent parler français, rien que français, pendant toute la soirée. Toute personne laissant échapper une phrase en anglais est immédiatement rappelée à l'ordre ; en cas de récidive, le même jour, c'est l'amende qui lui est sévèrement appliquée.

Ce fait, peu connu, m'a été révélé dernièrement par le capitaine Lessard, des Hussards Royaux, en garnison à Toronto et ce n'est qu'à titre exceptionnel qu'il a été appelé à faire partie du *Club Français*.

L'exemple est fort bon à suivre et je souhaite

qu'il se fonde à Montréal et à Québec, des clubs anglais composés uniquement de Canadiens-français, et où il serait défendu de parler français.

Vous voyez que je ne suis pas fanatique et que je ne vois en tout cela que matière à instruction.

* * La bêtise,—le mot est peut-être un peu vif, mais il est si vrai qu'on me le pardonnera,—de certaines personnalités anglaises est d'autant plus étrange qu'elle ment aux origines, aux traditions et à l'esprit réellement si grand du peuple anglais.

Il est plus de mille preuves de cette vérité pénible que j'exprime avec douleur. Je n'en four nirai qu'une.

Il existe, dans l'Océan Indien, une île qui fut nôtre aux jours de prospérité. Cette île idéale, au sol couvert de roses précieuses et de fleurs aux parfums suaves, possède une population qui a conservé avec un soin pieux la langue de la patrie malheureuse, mais jamais oubliée.

Un gouverneur envoyé par l'Angleterre voulut, en un moment d'aberration, imposer sa propre langue à celle de ses administrés. Il y eut conflit, le gouverneur porta ses doléances au pied du trône, mais en même temps que ses plaintes, y parvenaient également les justes remontrances du petit peuple que le gouverneur mal inspiré voulait plier à ses exigences. Le gouvernement anglais n'hésita pas un moment et fit droit aux demandes du petit peuple, et le gouverneur fut rappelé.

Tout le monde connaît cette histoire excepté, cependant, le juge susdit, dont je ne voudrais en rien diminuer l'érudition. Peut-être sera-t-il heureux de savoir qu'il s'agissait de l'île Maurice et de la langue française, qu'il connaît si peu, et que tous parlent uniquement avec amour dans cette colonie anglaise, car c'est la langue officielle.

* * Encore une île. Celle-là ne baigne pas ses plages dans l'Océan Indien. Elle se contente des eaux quelquefois bien tourmentées de la Manche. C'est un bijou, un jardin, un refuge. C'est la sœur fidèle de sa sœur aînée, la grande Albion, et cependant elle a conservé avec soin la langue de ses pères. On y parle normand et l'on y parle anglais, et si la langue anglaise voulait seule y régner un jour, il n'est pas, croyez moi, un seul habitant de Jersey qui ne renouvellerait le cri de Guillaume, le bâtard.

Et cependant, Jersey est à deux pas de la France, plus près de la France que de la terre anglaise.

Est-il un seul Anglais, digne de ce nom, qui ait jamais songé à faire aux habitants de Jersey un crime de leur constante affection pour la langue de leurs pères ?

Faucher de Saint-Maurice a publié, sur ce sujet, une petite brochure des plus intéressantes.

* * Un acrobate spécialiste a fait beaucoup parler de lui pendant le mois dernier. C'est un nommé Cliquot, le chevalier (?) Cliquot, avaleur de sabres qui s'est exhibé à Montréal et à Québec, au grand ébahissement des badauds qui n'y comprenaient rien.

C'est cependant un spectacle auquel on assiste tous les jours en Europe, sur les places publiques, et c'est un métier aussi peu lucratif qu'il est commun.

Je trouve justement dans un des derniers numéros du *Petit Journal*, du 5 mars, un article sur ces saltimbanques et je me contenterai de n'en citer que le passage suivant :

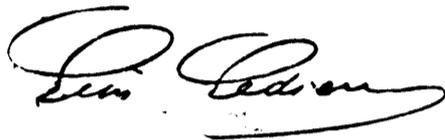
" La première question qui se pose à l'esprit de tous ceux qui assistent aux exercices des avaleurs de sabres est celle-ci : leur gosier a-t-il une conformation spéciale ? Eh bien, non. Tout le monde peut avaler des sabres, à condition d'avoir le courage de vaincre les terribles nausées que provoquent les premiers exercices. Cela est démontré de la façon la plus claire, non seulement par l'expérience des avaleurs de sabre, mais aussi par le " lavage de l'estomac " au moyen d'un long tube en caoutchouc, que les médecins pratiquent aujourd'hui si fréquemment pour le plus grand bien de leurs malades, disent-ils.

“ L'élasticité du gosier de certains avaleurs de sabres est vraiment merveilleuse. L'un d'eux, portant le nom de Lainglock, avalait six œufs et les faisait ressortir avec la même facilité. Un de ses rivaux avalait deux billes de billard et les conservait durant quelques minutes dans son estomac. Avaler des montres est, paraît-il, la chose la plus simple du monde.

“ Parmi les artistes (?) qui ont illustré la profession, on cite un nommé B. nedetti qui avait commencé par être écuyer. Un accident l'ayant empêché pour toujours de monter à cheval, il se mit à avaler des sabres et devint rapidement un maître en cet art. Comme il était très grand, il pouvait avaler jusqu'à la garde un sabre de cavalerie. Il avalait aussi les cannes que lui confiaient les spectateurs.

“ Des femmes même ont exercé cette profession sans en être incommodées. Décidément, comme vous le voyez, c'est une bien admirable machine que la machine humaine, du moins quand elle est normalement constituée.”

Le cliquot n'a donc rien que de très ordinaire.



NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Deuxième partie.—Éloquence religieuse



MASSILLON—Jean-Baptiste Masillon, provençal comme Flécher, naquit à Hyères en 1663. Après des études solides et brillantes, il entra dans l'ordre des Oratoriens et se livra à l'enseignement des belles-lettres puis de la théologie, au séminaire de St-Magloire.

Dans un voyage qu'il fit à Paris, il entendit un jour les grands prédicateurs du temps, et le futur orateur se dit alors : “ Je leur trouve bien de l'esprit et du talent, mais si je prêche je ne prêcherai pas comme eux.”

Quelques années plus tard, Masillon débuta par des oraisons funèbres, et en 1699 il fut mandé à la Cour pour prêcher l'avent et les carêmes de 1701 et de 1704, et en 1718 un petit carême, c'est-à-dire une suite de dix sermons seulement.

Les oraisons funèbres du prince de Conti, du grand Dauphin et de Louis XIV, portèrent le nom du nouveau prédicateur aux plus hauts sommets de la célébrité. Bourdaloue et Bossuet l'entendirent alors et lui prédirent le plus grand avenir.

Sa manière de prêcher était toute nouvelle, et s'il n'eût pas plus de génie que ses prédécesseurs, il sut mieux qu'eux trouver le véritable caractère du cœur humain et par là en faire ressortir éloquemment les qualités et en combattre les défauts avec plus d'avantage.

Un jour, Louis XIV lui dit :

“ Quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été fort content d'eux ; mais toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été fort mécontent de moi-même ”

Ces paroles du grand roi donnent une idée bien juste de l'effet que produisirent alors sur la cour les sermons de Massillon.

Cependant, Louis XIV oublia de récompenser ce brillant orateur, mais le Régent répara cette faute énorme d'un souverain qui se piquait tant d'apprécier le génie, et le nomma, en 1717, à l'évêché de Clermont-Ferrand.

En 1719, l'Académie française le reçut dans son sein, et, de cette date, Massillon abandonna presque entièrement la prédication, se dévouant surtout à la direction de ses ouailles. C'est pendant, en 1723, il prononça l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, mère du Régent ; ce fut son dernier succès

oratoire. Les vingt années qui suivirent furent consacrées à ses devoirs nombreux d'évêque, et il mourut en 1742, regretté de tous, à l'âge avancé de quatre-vingts ans.

Ses œuvres les plus connues sont, outre *Le Petit carême*, des *Discours synodaux*, des *Conférences ecclésiastiques*, des *Mandements*, un *Avent*, des *Oraisons funèbres* et quelques *Paraphrases des psaumes*.

Massillon est le Cicéron de la France ; il n'a pas la force et la véhémence de Démosthène, mais il possède au plus haut degré de perfection cette élégance, cette faculté, cette éloquence persuasive et entraînant de l'auteur des *Catilinaires*.

Il cherche à convaincre l'esprit en touchant d'abord le cœur, et pour y arriver, il prend tous les moyens possibles, noble langage, grandes et majestueuses images, pensées neuves et hardies, une éloquence douce, insinuante, à laquelle rien ne résiste. On connaît l'impression profonde qu'il fit sur l'assemblée lors de son discours sur le *Petit nombre des élus*.

Massillon est l'orateur du grand siècle qui a le mieux étudié le cœur de l'homme, et chacun de ses sermons est une analyse parfaite de notre être, un véritable traité de psychologie.

Sa méthode repose sur l'union intime des grâces du style à la puissance invincible du pathétique.

“ Il attire le mondain à la religion, dit La Harpe, par tout ce qu'elle a de douceur et de charme.”

Ses *Oraisons funèbres* sont inférieures à celles de Mascaron ; c'est dans le sermon qu'il a trouvé le secret de ses nombreux succès, et son *Petit carême* est devenu un ouvrage éminemment classique.

“ Jean-Baptiste Masillon, dit d'Alembert, excelle dans cette partie de l'orateur qui, seule, peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir et qui la pénètre sans la déchirer.”



CARNET DU “ MONDE ILLUSTRÉ ”

M. Paul Denis, maire de la paroisse de Vaudreuil vient d'être élu, à l'unanimité, préfet du comté de Vaudreuil, pour un second terme.

* *

Le bruit court que le roi d'Italie a résolu de vendre ses châteaux, palais, résidences, etc., à cause de la crise financière par laquelle est dévasté le pays.

* *

Les archéologues font de grands efforts pour découvrir où est la tombe de Champlain à Québec. On croit que l'illustre chef français a été enterré dans une chapelle particulière qui serait maintenant détruite et qui aurait été construite autrefois sur le terrain occupé de nos jours par une des tours de la Basilique.

* *

Dans le courant de l'été prochain, au mois d'août, probablement, aura lieu à Montréal une grande convention des pompiers américains. Le comité de feu, de Montréal, se propose de recevoir les délégués américains avec une splendeur extraordinaire. C'est la première fois que la convention annuelle se réunit en dehors du territoire des États-Unis.

* *

Comme nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, Da Gama, le chef de la révolution au Brésil, est réfugié à bord d'une corvette portugaise. Le gouvernement du Brésil ayant fait en vain sommer le capitaine de la corvette de lui livrer les officiers révolutionnaires fugitifs qu'il a à son bord, a échangé avec le gouvernement portugais des dépêches qui pourraient entraîner de graves difficultés si les officiers révoltés ne sont pas remis au président de la République du Brésil.

La Saint-Patrice a été célébrée avec éclat samedi dernier, à Montréal. La fête a été parfaite, et la journée superbe qu'il a fait n'a pas peu contribué à lui assurer un plein succès. Le concert donné le soir au Monument National, a été très réussi. La société irlandaise de tempérance a donné également une brillante représentation au Cabinet de lecture paroissial où l'honorable John Costigan a prononcé un superbe discours. Des représentations dramatiques ont également été données avec un grand succès à l'Académie de Musique, à la salle Sainte-Anne et à la salle Windsor.

* *

Les Anglais sont pratiques. Un député de la Chambre des Communes, ayant demandé à ses collègues d'examiner les moyens d'arriver à une entente internationale pour limiter les armements, sir Edward Gray répondit que le gouvernement serait heureux de prendre une telle question en délibération. Mais, en attendant les heureux effets de cette délibération, deux autres membres ont demandé l'augmentation de l'armée anglaise et la formation d'un comité de Défense Nationale. On a donc convenu que l'effectif de l'armée serait augmenté de mille hommes par mois environ, pendant un an de temps, et qu'on consacrerait £218,000 aux besoins de l'armée pendant l'année courante !

* *

On annonce qu'une nouvelle explosion s'est produite à Santander, la ville espagnole où a eu lieu, en novembre dernier, la terrible explosion qui a détruit une partie de la ville, mis le feu à l'autre, et fait un nombre incroyable de victimes. Depuis cet affreux accident, des plongeurs travaillaient à enlever les débris du navire chargé de dynamite qui avait sauté, quand ils annoncèrent ces jours-ci, qu'ils avaient découvert sous l'eau quelques caisses de dynamite encore intactes. On pensait que cet explosif était devenu inoffensif après un si long séjour dans l'eau, mais l'événement a prouvé le contraire, et mercredi dernier, une nouvelle explosion se produisit, tuant quinze personnes et en blessant trente autres. Les plongeurs qui travaillaient alors à décharger le navire naufragé ayant tous été tués, on ne saura jamais exactement quelle a été la cause de l'explosion.

* *

L'union Saint-Joseph de Montréal a célébré, dimanche dernier, sa fête patronale en faisant une grande procession dans les rues et en assistant à une messe solennelle à l'église Saint-Louis de France. Les autres sociétés de bienfaisance et de secours étaient représentées par leurs officiers.

A l'occasion de cette fête le chœur de chant de cette paroisse, sous la direction de M. Charles Labelle, a chanté la messe dite spécialement pour cette société de bienfaisance, le *Gloria* de la messe de Pâques de Fauconnier, l'*Ave Maria* de Monti, avec violon, solo chanté par M. H. A. Cholette et l'*Hæc Dies* de Riga.

Dans l'après-midi et la soirée il y eut concert au parc Sohmer au profit de l'Union.

Son Honneur le maire Villeneuve et l'ex-maire McShane étaient au nombre des invités et ont assisté à la messe à Saint-Louis. Tous deux ont pris la parole à la salle de la société rue Sainte-Catherine.

Le parc Sohmer était bien décoré et une foule très considérable a assisté aux deux concerts.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—R. Roy, Ottawa.—Vos “annonces” paraîtront aussitôt que possible. E. A. M., Hull.—Nous n'avons pas reçu encore le morceau dont vous nous parlez.

L. M., Contrecoeur.—Nous avons reçu l'essai de votre jeune protégé, mais nous regrettons de ne pouvoir le publier. Le jeune auteur qui semble avoir de bonnes dispositions, a encore besoin de beaucoup d'étude et de pratique.

I. T. L., Chutes Montmorency.—Merci pour vos traductions qui seront publiées en temps opportun.



LAJOS KOSSUTH, DICTATEUR DE LA HONGRIE EN 1848, DÉCÉDÉ
D'après un tableau de Mme Parnaghy, Salon de 1892



R PATRIOTE sincère, orateur plein d'éloquence, homme d'Etat audacieux, guerrier prudent, pamphlétaire et journaliste vigoureux, philosophe méprisant la réclame, sans ambition dans le succès, noble et digne dans le malheur, tel fut pendant sa vie et tel sera dans l'histoire celui qui vient de mourir sur la terre d'exil,

comblé de gloire et d'années.

Au milieu des révolutions et des bouleversements sans nombre dont notre siècle a été le témoin, plus d'un homme né dans l'obscurité, depuis Napoléon jusqu'à da Fonseca, est parvenu à la gloire ou à la popularité. Mais aucun ne fut aussi célèbre et n'exerça autant d'influence sur son époque, si ce n'est Daniel O'Connell.

On peut faire, entre ces deux grands hommes et leurs patries respectives, plus d'un parallèle et plus d'un rapprochement. La Hongrie et l'Irlande étaient, il y a un demi siècle, les deux seuls pays d'Europe où survécussent encore, dans toute leur splendeur et leur barbarie, les lois et la constitution des Romains du moyen-âge. Les paysans des deux pays, attachés à la glèbe comme jadis les serfs de Rome, ne pouvaient devenir propriétaires et gémissaient sous le poids des impôts et d'une tyrannie légale et systématique. La seule différence était que dans la Hongrie le sol appartenait à la couronne et qu'en Irlande il était la propriété privée de seigneurs millionnaires et avarés, ce qui rendait l'oppression de ce dernier pays plus odieuse encore.

Les Hongrois, plus heureux que leurs frères d'Irlande, ont vu s'améliorer leur position, tandis que ceux-ci n'ont pas même l'espérance, dans un avenir lointain, de voir tomber leurs fers.

Né à Manok (Zemplin) le 27 avril 1802, Kossuth étudia le droit à Scharaschpatak et fut reçu avocat en 1826. Il pratiqua à Pesth en 1831 et fut nommé, l'année suivante pour représenter ce comitat à la diète de Presbourg, alors capitale de la Hongrie. Il fonda la *Gazette de la Diète*, journal que, pour satisfaire à une loi quelconque du pays, il copiait à la main et tirait à cent exemplaires qu'il expédiait dans les divers comitats.

Le gouvernement, ayant pris ombrage des idées libérales émises dans cette feuille, en défendit la publication. Kossuth n'ayant tenu aucun compte de cette défense, il fut arrêté à Bude et condamné à quatre années d'emprisonnement (1839). Il fut libéré l'année suivante, grâce aux démonstrations populaires en sa faveur.

Le 1er janvier 1841, il fonda le journal de Pesth (*Pesti Hirlap*) qu'il abandonna en 1843.

En 1847, il demanda l'affranchissement des esclaves, la suppression des corvées civiles et la liberté de la presse. Son éloquence extraordinaire et son indépendance de caractère le firent bientôt reconnaître pour chef du parti populaire et national. Le 12 novembre de la même année, le palatin Etienne, vice-roi de Hongrie, fit l'ouverture de la diète en langue magyare, au lieu du latin, qu'on avait employé jusque là.

Le 28 février 1848, éclata à Paris la révolution qui détrôna Louis Philippe et proclama l'établissement de la république en France. Le contre-coup de ces événements se fit vivement sentir en Allemagne et en Autriche.

Kossuth, à la tête d'une déléation, se rendit à Vienne pour demander la nomination d'un ministre distinct et responsable pour la Hongrie.

A son arrivée dans la capitale autrichienne, le 15 mars, il fut acclamé par le peuple, qui réclamait vainement, depuis longtemps, une constitution. L'empereur, effrayé, accorda alors les réformes qu'il avait refusées quelques mois auparavant à ses possessions italiennes, qui ne tardèrent pas à se soulever à leur tour.

Deux jours plus tard (17 mars), se forma le premier ministère hongrois sous la présidence de Batthyányi, qui nomma Kossuth ministre des finances.

Les races qui habitaient le sud du pays, craignant de voir s'affirmer la prééminence des Magyars, demandèrent des privilèges et refusèrent de se soumettre au gouvernement hongrois. Ils se soulevèrent à l'instigation de Jellachich, Croate d'Illirie.

Les Hongrois s'adressèrent à Vienne et demandèrent la protection de l'empereur. Ferdinand, qui voyait avec plaisir ces peuples se déchirer entre eux, temporisa et laissa faire Jellachich jusqu'au moment où, par crainte de le voir devenir trop

puissant, il le déclara rebelle (10 juin 1848), ce qui ne l'empêcha pas de combattre les Hongrois.

Alors Kossuth, dégoûté de la politique tortueuse de l'Autriche, dans un discours de deux heures à la Diète, exposa la situation à ses compatriotes et demanda 200,000 hommes et 42,000,000 de florins. Après cette demande, il s'affaissa sur son siège. L'émotion créée par son discours étant passée, on lui accorda ce qu'il demandait. A sa sortie de la Diète, il fut acclamé par la foule, qui le porta en triomphe (11 juillet).

L'Autriche ayant désapprouvé cette mesure, elle envoya Lamberg pour prendre le commandement des troupes impériales en Hongrie. Le peuple, furieux, l'égorgea sur le pont de Buda-Pesth. La Diète décida qu'il était temps de passer de la diplomatie à l'action et nomma un comité de défense nationale, sous la présidence de Kossuth, auquel on donna des pouvoirs illimités.

A la suite de ces événements, l'empereur Ferdinand, qui s'était enfui à Innsbruck, reconnaissant que pour faire face à la tempête il fallait des forces jeunes et vigoureuses, abdiqua en faveur de son neveu, François Joseph, âgé de dix-huit ans (2 décembre).

Celui-ci, aussitôt monté sur le trône, annonça un gouvernement central et unique pour tout l'empire.

Les Hongrois, à cette nouvelle, refusent de reconnaître le nouveau roi, sous prétexte qu'il n'a pas été élu par la Diète. L'Autriche envoya Windischgratz pour soumettre le pays.

A l'arrivée de ce général, l'assemblée nationale est transférée à Debreczin, où, déclarant la Hongrie séparée de l'empire, on proclama la déchéance de la dynastie des Habsbourg et l'établissement du gouvernement républicain. Kossuth fut nommé gouverneur provisoire (14 avril 1849).

Jellachich fut nommé par l'Autriche ban de Croatie et sauva Vienne des Hongrois. L'Autriche ayant demandé l'aide de la Russie, cette dernière puissance, craignant que la révolution se propageât dans ses Etats slaves, envoya Paschewitch en Transylvanie, qui avait été réuni à la Hongrie en 1846.

Les Hongrois remportèrent d'abord de brillantes et nombreuses victoires, mais ils furent vaincus par ces forces réunies. Les vainqueurs se livrèrent à des cruautés horribles. Kossuth, voyant que tout était perdu, refusa de continuer la guerre, et abdiqua la dictature le 11 août 1849. Il se retira en Turquie avec 4,000 hommes et fut retenu prisonnier par la Porte, qui refusa son extradition, demandée par l'Autriche et la Russie réunies.

Ayant été libéré, il s'embarqua pour l'Angleterre sur un vaisseau marchand américain et arriva à Southampton le 17 octobre 1851. Il se rendit aussitôt à Londres, où il donna des conférences et prononça des discours qui firent l'admiration des Anglais.

Pendant son incarcération, en 1839-40, il n'avait dans sa prison que deux livres, la Bible et Shakespeare ; c'est dans de dernier qu'il avait appris l'anglais, qu'il parlait avec une pureté et une perfection remarquables. Il connaissait aussi plusieurs autres langues.

Il se rendit, la même année, aux Etats Unis, pour faire de la propagande en faveur de son pays. Il fut acclamé avec enthousiasme dans ce berceau de la liberté. Il se rendit d'abord à Washington, faisant des discours devant la Chambre des Députés et le Congrès et fit ensuite une véritable tournée triomphale à travers la république américaine.

"Jamais, dit un journaliste américain, depuis le temps du citoyen Genest, durant l'administration de Washington, la visite d'un patriote étranger n'a soulevé l'ardeur sympathique du peuple américain comme le fit Kossuth. Ses discours étaient élégants dans leur diction, d'un mérite oratoire élevé, polis par une réelle finesse de rhétorique et remplis de mouvements pleins d'inspiration et d'une éloquence sans égale. Il captivait tout le monde."

Après sa tournée d'Amérique, il retourna en Angleterre. Il se retira bientôt après à Turin où, cessant de se mêler de politique active, il s'occupa d'écrire des pamphlets et des articles de journaux en faveur de son pays. Lors de l'insurrection de Milan, on voulut mêler son nom à ce mouvement ;

il protesta et refusa de prendre part aux troubles. Cependant, quand éclata la guerre de l'Italie avec l'Autriche, en 1860, il voulut pousser les Hongrois à la révolte, mais il ne fut pas écouté. Il ne voulut jamais se soumettre à l'entente conclue entre son pays et l'Autriche, en 1867, et vécut seul à Turin, où il perdit sa femme en 1865, et où il vécut jusqu'à sa mort. Il travailla dans cette ville à la rédaction de ses mémoires, qu'il termina avec beaucoup de difficultés, étant devenu presque aveugle.

Né pauvre et indépendant, il ne voulut jamais accepter de dons de ses amis, et refusa les offres de l'empereur, qui voulait se l'attacher pour n'avoir pas à le craindre.

Il était d'une grande affabilité et, malgré son origine plébéienne, ses manières étaient celles d'un aristocrate. Il ne recevait jamais personne et était respecté de tous.

À l'occasion du 91^e anniversaire de sa naissance, au mois d'avril 1893, une délégation de Hongrois se rendit à Turin pour lui présenter leurs hommages et ceux de tous ses compatriotes.

L'état de faiblesse extrême dans lequel tombait souvent Rossuth fut cause que plusieurs fois déjà, on avait faussement annoncé le décès du grand patriote. Sa mort est arrivée le 20 mars courant et ses compatriotes se sont empressés de demander au gouvernement des funérailles nationales pour celui qui a conservé sa vie pour son pays.



LA MORT DE BEETHOVEN

Voici la poétique légende que l'on conte, en Autriche, sur la mort de Beethoven.

Beethoven s'était retiré dans un petit village des environs de Vienne. Son corps était tellement criblé d'infirmités, qu'il ne vivait plus que pour la souffrance. Un soir, vers les derniers jours du mois de mars de l'an 1827, Beethoven contemplant de sa fenêtre les arbres de son petit verger, dont les cimes transparentes étincelaient comme de l'or aux rayons du soleil couchant.

Absorbé par ses contemplations, il modulait en lui-même les bruits mélodieux du soir, composant sans doute mentalement quelque pastorale nouvelle, lorsque son attention fut attirée par la présence inattendue de quelques-uns de ses amis réunis devant sa porte ; il les vit transportant les pupitres, étalant la musique, accordant leurs instruments et se préparant à exécuter les mélodies d'une de ses symphonies. C'était une fête qu'on qu'on voulait lui donner.

Cette marque d'amitié le ranima, il lui semblait que tous ces instruments l'appelaient dans la prairie pour célébrer le retour du printemps et, sans mesurer ses forces, oubliant les prescriptions du médecin, il se fit descendre au milieu de ses amis et voulut diriger l'orchestre. Quoique sourd, — car depuis longtemps Beethoven s'était senti frappé de cette triste infirmité, et l'on comprend facilement combien il devait en souffrir, — il pouvait sentir la marche des instruments en appuyant sa poitrine sur le piano ; les vibrations lui donnaient la mesure, son tempérament d'artiste et d'auteur devinait le reste.

La première moitié de la symphonie fut exécutée avec une perfection et un ensemble dignes du maître. Déjà, on avait commencé la seconde et l'on était arrivé au plus délicieux passage de la symphonie, lorsque, tout à coup, un cri perçant se fit entendre. Beethoven se leva avec transport, ses cheveux, blanchis par le chagrin, s'agitent sur sa tête, sa figure est pâle et lumineuse. Il écoute ! Dans ce moment solennel, il paraît effrayé, indécis, comme un homme que sa raison abandonne, puis l'expression si douloureuse de sa physionomie fait place à l'extase, une larme brille dans ses yeux, et, céda à l'entraînement de la musique qui continue toujours, il reprend sa place à l'orchestre ; mais, ô prodige ! il ne s'incline plus sur le piano pour saisir la mesure ; on le voit, au con-

traire, tremblant d'émotion, agitant sa main dans les airs, frappant le pupitre, imitant, mimant, dessinant son œuvre, redressant fièrement la tête au fortissimo, disparaissant au pianissimo, dominant l'orchestre et, d'une voix de tonnerre, lançant aux musiciens des mots d'encouragement et de récompense.

La symphonie était terminée. Beethoven, épuisé, retomba dans son fauteuil. Tous ses amis se pressaient autour de lui avec des transports d'admiration. Lui, il était muet, immobile, en extase, comme un homme à qui une grande joie enlève l'usage de la parole. Il regardait, il écoutait, il faisait des signes de la main, posant un doigt sur sa bouche pour réclamer le silence.

Un rossignol placé sur un arbre voisin préludait à demi-voix. Il s'anima peu à peu, puis, enfant son gosier, il commença une symphonie merveilleuse. On eût dit que l'oiseau célébrait son triomphe sur le musicien qui semblait l'entendre.

L'hymne du rossignol avait été si brillant, si imprévu, que les auditeurs attentifs se laissèrent absorber dans leur émotion. Mais, lorsque, après un moment de silence, leurs regards se dirigèrent sur Beethoven, ils le virent la tête penchée sur la poitrine, semblable à un homme qui sommeille. On courut à lui, on le transporta dans sa maison, mais tous les secours furent inutiles : son âme s'était sans doute envolée avec le rossignol.

C'est une croyance généralement accréditée en Autriche que le sens de l'ouïe fut rendu à Beethoven à son heure dernière et que son dernier soupir s'exhala avec les derniers accents du rossignol.

LUCIEN RHÉAL.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

LECTURE DES LETTRES CACHETÉES

En présence de l'habileté toujours croissante des magiciens modernes, le secret des correspondances ne semble plus guère possible ; voyez notre physicien : il lui suffit de passer sur son front une lettre fermée pour en connaître le contenu : douze lettres que l'on vient d'écrire sont ainsi lues avant d'avoir été ouvertes. Cela devient véritablement inquiétant ; vous allez voir qu'un de ces jours, M le directeur du MONDE ILLUSTRÉ recevra une lettre où quelque bonne âme lui dira clair et net que cette magie-là, avec tous ses mensonges et toutes ses noirceurs, devient inutile dans le meilleur de tous les journaux. Constatez ici, en passant, que Magus, lui, sait le contenu des lettres avant même qu'elles aient été écrites.

Trêve de plaisanteries. Les plus jolis tours d'escamotage ne sont que bien peu de chose quand on en connaît le secret. Lire des lettres cachetées n'est pas plus difficile que de "voir à travers les murs."



Sur un plateau, préparez douze crayons, douze enveloppes et douze feuilles de papier à lettres toutes pareilles, et pliez de la même manière.

Priez douze spectateurs de vous écrire, séance tenante, une petite lettre, si vous avez bonne mémoire ; une simple question ou un proverbe dans le cas contraire ; recommandez leur bien d'écrire sur les lignes — cela pour éviter qu'ils ne tracent l'écriture dans un autre sens — et de plier les feuilles de papier exactement comme elles l'étaient quand vous leur avez remises ; enfin, de les placer dans l'enveloppe gommée et de fermer celle-ci.

Vous vous êtes entendu d'avance avec l'un des spectateurs, à qui vous avez dit ce qu'il devait écrire, lui recommandant de faire une petite corne très peu accentuée à

un angle de son enveloppe pour que vous puissiez la reconnaître à ce signe.

Toutes les lettres ayant été remises sur le plateau, vous en prenez une, l'importe laquelle, pourvu que ce ne soit pas celle qui a été cornée, car vous la réservez pour la fin.

Le moment est venu de prendre un air inspiré. Vous passez lentement la lettre sur votre front : "On me demande, dites-vous, combien de fois le soleil est plus gros et plus pesant que la terre ; je répondrai que grosseur et pesanteur ne sont pas ici la même chose : le soleil, si je ne me trompe, est 1,80,000 fois plus gros et 1,325,000 fois plus lourd que la terre ; voyons si j'ai bien lu."

Vous détachez la lettre et vous lisez à haute voix : "Monieur le physicien, veuillez me dire combien de fois, etc. ; c'est bien cela, j'ai donc su déchiffrer exactement l'écriture à travers une enveloppe fermée."

Eh non ! ce n'est pas cela, c'est tout autre chose, au contraire que vous venez de lire ; car, pendant que vous récitiez ainsi à haute voix la question écrite sur son papier par votre compère, en réalité, vous preniez connaissance du contenu de la lettre d'un spectateur, en ce cas, il ne faut pas attirer l'attention des spectateurs sur le nombre des lettres que l'on doit écrire ; ils ne songent pas, d'ailleurs, à les compter, l'essentiel pour chacun c'est d'entendre lire ce qu'il a écrit.

Le second procédé exige une certaine adresse et ne saurait être employé par tous ; il consiste à ouvrir rapidement une enveloppe qui vient d'être fermée et dont la gomme est encore humide ; on prend furtivement connaissance de ce qui est écrit, tandis que l'on tourne le dos à l'assistance pour retourner à la table sur laquelle s'opèrent les escamotages ; avec un peu d'exercice on parvient à accomplir cet exploit d'une seule main, en quelques secondes, et même à remettre la lettre dans son enveloppe que l'on marque légèrement d'un coup d'ongle afin de la prendre la dernière. Il serait plus facile de se débarrasser de la lettre décachetée après l'avoir remplacée sur le plateau par une enveloppe renfermant une feuille de papier blanc, préparée d'avance, et tenue cachée sous le plateau.

LE COMMANDANT JOFFRE À TOMBOUCTOU

(Voir gravure)

Une dépêche reçue le 26 février dernier au sous-secrétariat d'Etat des colonies a appris que la colonne du commandant Joffre avait retrouvé, sur le lieu de combat précédent, près de Tombouctou, les corps d'un officier et de deux sous-officiers disparus.

Cette nouvelle est venue à point pour calmer l'inquiétude que commençait à faire naître, dans le public, le silence prolongé du commandant Joffre.

Depuis le 9 février, en effet, date de la déroute du capitaine Philippe annonçant que notre petite colonne n'était plus qu'à cinq jours de Tombouctou, deux semaines se sont écoulées dans l'attente desquelles un seul télégramme est parvenu au pavillon de Fiore. Il signalait, outre le combat de Nyafunk, les mauvaises dispositions des indigènes à l'égard des Français.

Le long retard éprouvé par la colonne Joffre doit avoir eu pour cause, outre la nature souvent marécageuse de la région dans laquelle il opérait, l'hostilité d'ennemis rendus hardis par leur dernier succès et la volonté probablement arrêtée de son chef d'en finir avec les agresseurs du colonel Bonnier.

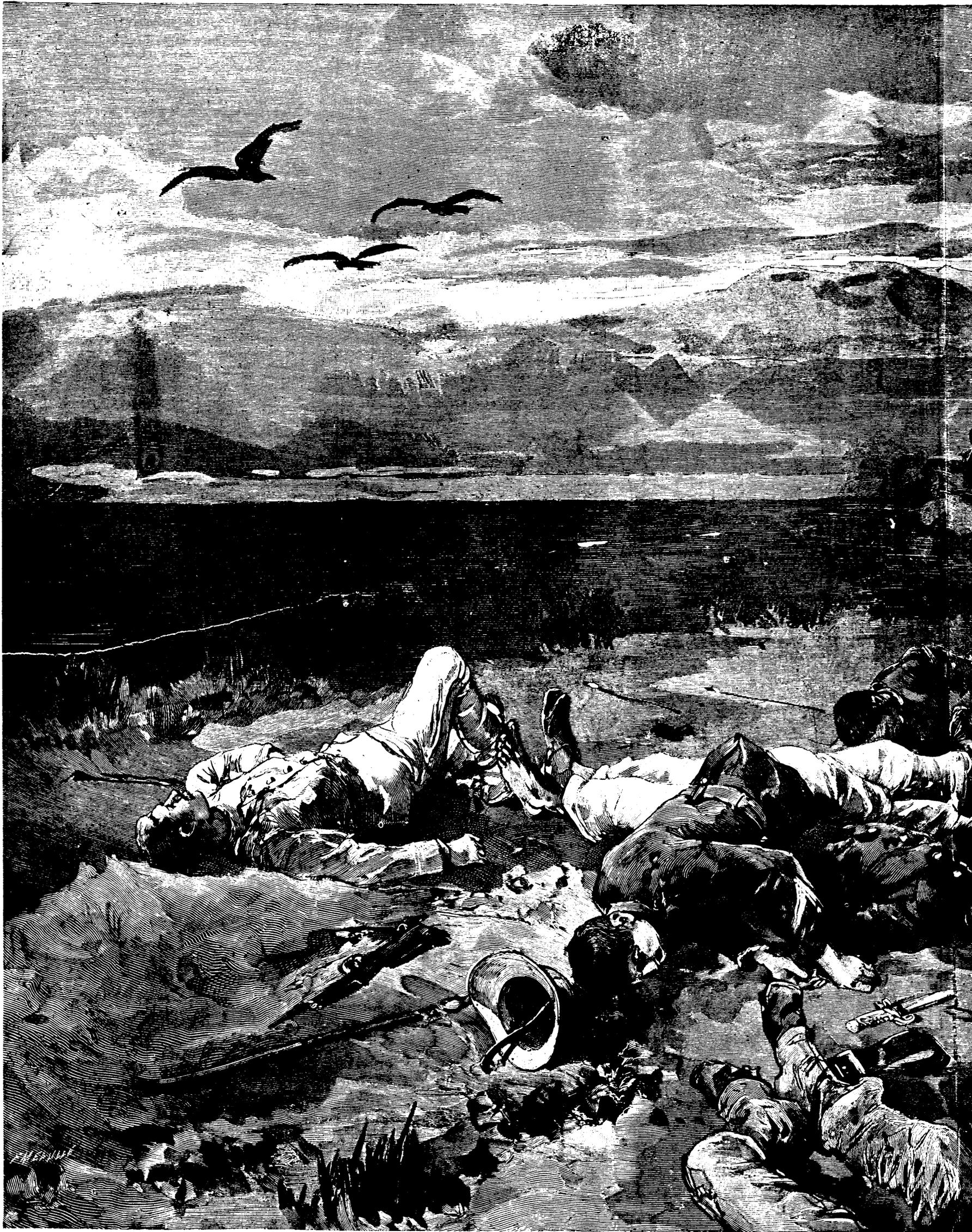
Suivant le dernier télégramme reçu, la direction prise par le petit contingent, après le récent combat de Nyafunk, a été, en effet, celle de Goundame. Ce gros village de deux mille âmes, entouré d'un tata, situé à deux heures de Dongoi, abritait vraisemblablement les Touaregs qui ont surpris notre première colonne. Tout porte à croire qu'à l'heure actuelle la France a été vengée et que la route de Tombouctou est débarrassée d'un repaire de pillards dangereux.

Le commandant du génie Joffre, officier de grand mérite, méticuleux à l'excès, a déjà fait ses preuves.

Le commandement supérieur des troupes à Tombouctou est donc entre bonnes mains et l'occupation de la Ville Sainte, désormais à l'abri de toute attaque, peut être enfin considérée comme définitive.

Il est une espèce de haine qui ne s'éteint jamais : c'est celle que la supériorité inspire à la médiocrité. — G. FLAUBERT.

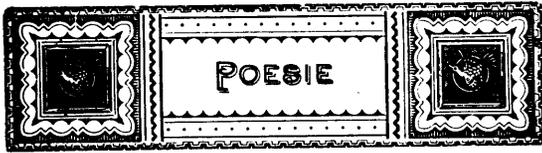
Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas ; et sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur. — Madame de STAËD.



LA COLONNE DU COMMANDANT JOFFRE DECOUVRE, PRES DE TOMBOUCTOU



CTOU, LES CORPS DES OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.— (Du *Journal Illustré*)



LE SOIR D'UNE BATAILLE

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé,
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé ;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux ;
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un soir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés ;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie ! ô soif du meurtre ! acharnement
Horrible ! odeur des morts qui suffoque et navre !
Soyez maudite devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, l'écartant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts. Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers la gloire !

LECONTE DE LISLE.

UN VILLAGE ACADIEN EN 1874



ÉTAIT par une belle soirée du mois de juin. Les derniers rayons du soleil se dessinaient encore à l'horizon, et la brise légère de la mer répandait sur la campagne une délicieuse fraîcheur.

Fatigués par une marche de plusieurs lieues que nous venions d'exécuter, mon compagnon de voyage et moi, à travers un pays dont les habitants, leur langue et leurs mœurs nous étaient étrangers, nous avions néanmoins ce jour-là hâté quelque peu nos pas, afin de nous rendre avant la nuit à un village acadien qu'on nous dit être situé à quelques milles seulement de la petite ville de *Shelburne*, bâtie au fond d'une baie, et chef lieu du comté de ce nom.

Il y avait bientôt quinze jours que nous avions pris congé des Acadiens de *Chezetcook*, et depuis notre départ de cet endroit, personne ne nous avait parlé la langue de notre cher pays. Naturellement nous éprouvions le désir de nous retrouver encore une fois au milieu de ces bons Acadiens, de pouvoir parler et entendre parler notre langue, de jouir enfin de quelques jours de repos sous le toit de ces familles hospitalières qui, à *Chezetcook*, comme à *Pubnico*, dans la Baie-de-Sainte-Marie, de même qu'en *Arichat*, sur l'Île-du-Prince-Edouard, au Nouveau-Brunswick, dans la Baie des Chaleurs, comme au cap Breton — surtout — nous ont accueillis avec cette urbanité franche et généreuse qui fait de l'hospitalité une vertu proverbiale chez le peuple acadien.

Depuis deux jours nous voyagions à travers une

contrée dénuée de végétation, et sauf les rares habitations que nous trouvâmes disséminées çà et là sur notre route, et bien souvent à une distance considérable l'une de l'autre, toute cette partie de pays que nous venions de traverser ne nous offrit qu'une vaste et continuelle solitude, sans aucun signe de vie pour varier l'uniformité de cette scène monotone.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi lors que nous laissâmes *Shelburne*, sur la limite du comté.

Nous longeâmes pendant quelque temps le littoral de la mer ; puis nous dûmes ensuite, pour raccourcir la distance, nous enfoncer dans la forêt ; traverser, par un chemin raboteux, une pointe de terre boisée ; puis après avoir cheminé de la sorte pendant quelques heures, nous arrivâmes enfin à *Pubnico* sur le déclin du jour, mais, néanmoins, assez à bonne heure pour y jouir d'un des plus beaux spectacles qu'il nous eût été donné de contempler depuis que nous foulions sous nos pieds cette terre de l'étranger à laquelle se rattache une page si mémorable de l'histoire de l'Ancienne Acadie.

Avant de descendre l'escarpement de la montagne pour nous rendre au village, nous nous arrêtâmes au détour du chemin, dans le but de seconder la poussière de nos vêtements et de refaire quelque peu notre toilette, selon que le lieu et les circonstances l'admettaient. Nous pûmes alors contempler à loisir le magnifique panorama qui se déployait à nos regards.

L'astre du jour venait de disparaître à l'horizon, mais ses rayons dorés se dessinaient encore sur la pleine mer dont les eaux, légèrement ondulées, tantôt se balançaient en folâtrant, tantôt faisaient mine de vouloir follement s'irriter contre la brise qui soufflait sur elles. Du point où nous étions, la vue embrassait toute l'étendue de cette belle baie que nous avions devant nous, avec les collines verdoyantes au pied desquelles est assis le village de *Pubnico*, avec ses maisons blanches échelonnées sur les deux rives, ses jardins qui nous envoyaient de leur luxe le parfum de mille fleurs, et plus loin le clocher de l'église, au bord de l'eau, surmonté de sa croix, et dont l'ombre se projetait sur les eaux limpides de la baie. C'était sans doute l'heure de la prière, car dans cette délicieuse retraite, tout semblait déjà plongé dans le silence de la nuit, et seuls, les rires bruyants de quelques jeunes filles qui, rentrant au village, passèrent près de nous sans nous observer, et, dans le lointain, le chant cadencé des bateliers qui revenaient de la pêche, vinrent nous retirer de notre contemplation. Ce beau ciel au-dessus de nous, cette belle baie devant nous, ce calme profond dans la nature, ce dernier chant de l'oiseau qui se taisait et dont l'écho avait à peine pu redire la dernière note, ce bruit confus de voix qui s'appelaient entre elles : Marie ! Pierrot ! puis se taisaient — tout remplissait notre âme de douces et pieuses pensées, et, livrés à nos propres émotions, nous nous étions oubliés.

Suspendue au milieu du ciel, la lune revêtait déjà d'une blancheur éclatante les toits des chaumières voisines, lorsque nous songâmes à descendre au village. Il était minuit.

Le village de *Pubnico*, lequel (si nous nous rappelons bien) comptait, au temps de notre visite, quelque peu moins de deux cents familles, est situé sur les bords d'une petite baie de la forme d'un triangle irrégulier dont les deux côtés inégaux représenteraient les deux rives opposées, et la base, la pleine mer. Cette baie, havre ou bassin est désignée sur les cartes sous le nom de *Pubnico Basin*. La population y est entièrement d'origine acadienne-française, et jusqu'à ce jour aucune famille de nationalité étrangère n'a tenté de s'y établir. Les premières familles françaises venues à *Pubnico*, au retour des Acadiens (et parmi lesquelles étaient les d'Entremont, les Surette, les Pothier dont parle M. Rameau) se sont emparé du sol, et leurs descendants s'y maintiennent encore aujourd'hui.

La terre, composée en partie de sol calcaire, y est très productive et favorable à toute espèce de moissons. Le blé, l'orge, l'avoine y viennent à maturité aussi à bonne heure que dans la province de Québec. Mais l'agriculture y est défectueuse,

et l'art de cultiver la terre (ce point important chez un peuple) y est tombé en désuétude. C'est que les Acadiens de *Pubnico*, de même que leurs frères d'*Arichat*, familiarisés de bonne heure avec les périls de la mer et accoutumés dès l'enfance à manier une embarcation de pêche, préférèrent naviguer et exploiter les pêcheries inépuisables de ces parages que de cultiver la terre.

Néanmoins, malgré ce déficit, la généralité des gens (tous, nous devrions plutôt dire), y vivent dans l'aisance et avec beaucoup plus de confort que bien de nos familles agricoles en Canada, la pêche suppléant à tous leurs besoins par la vente qu'ils font de ses produits. Durant la saison d'été, la majeure partie des hommes sont engagés à la pêche, pendant qu'un assez grand nombre s'emploient comme marins sur les vaisseaux qu'ils construisent eux-mêmes, et que l'on navigue sur les grandes eaux. Ces vaisseaux font parfois de longs voyages, le plus souvent aux Indes Occidentales, quelques fois même des voyages d'outre-mer, et reviennent au printemps. Ceux qui se livrent à la pêche ou, à proprement parler, les pêcheurs de ligne, partent d'ordinaire le printemps pour les *Grands Bancs* à morue et reviennent l'automne. Le jardinage et tout ce qui se rattache au soin de faire fructifier la terre tombe à la part des femmes et des enfants durant l'absence des hommes.

C'est aux États Unis (généralement à Boston), où les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse exportaient autrefois le produit de leur pêche, d'où l'on en rapportait les articles nécessaires à la vie.

À *Pubnico*, et autres localités françaises que nous avons visitées en 1874, l'éducation n'avait fait encore que peu de progrès alors, et l'instruction primaire y semblait être plutôt une œuvre de routine qu'un système suivi ou régulier. *Pubnico* possédait bien deux maisons d'école à la date dont nous parlons ; mais elles étaient toutes deux fermées lors de notre visite. Cela est dû à la difficulté que l'on éprouvait alors à se procurer des instituteurs possédant les deux langues, dont la connaissance est indispensable dans ces parages. En revanche, nous devons dire que dans toutes les maisons où nous sommes entrés nous avons invariablement trouvé quelqu'un sachant lire et écrire, et plusieurs même possédant sur la science de la navigation des connaissances plus qu'ordinaires, acquises en partie d'eux-mêmes. Les Acadiens d'*Arichat* et de *Pubnico* sont reconnus pour d'experts marins.

Toute la partie méridionale de la Nouvelle-Ecosse que baignent les eaux de l'Atlantique est remarquable par la salubrité de son climat. L'air vivifiant de la mer que l'on y respire fait que les cas de phthisie pulmonaire sont presque inconnus à *Pubnico*. On y meurt de vieillesse.

Le havre de *Pubnico* offre un abri sûr et commode pour les vaisseaux venant de la mer. Les eaux y sont assez profondes, surtout à son embouchure, pour permettre à tout navire, quelque soit son tonnage, d'y entrer et d'y ancrer en toute sûreté.

Nous avons trouvé à *Pubnico* des gens isolés du grand monde ; contents du sort que la Providence leur a fait, et vivant dans une honnête aisance du fruit de leur travail et de leur industrie. Personne n'y est riche, mais l'extrême pauvreté y est inconnue, chacun se faisant un scrupuleux devoir de faire part de son abondance à son voisin moins fortuné. Ni l'orgueil ni l'envie n'ont pu encore envahir ces chaumières bénies du bon Dieu. La jeunesse y grandit loin du tumulte et de la corruption des grandes villes, et la vieillesse, courbée sous le poids des années, y coule en paix ses derniers jours. La paix et l'union régnaient dans ces heureuses familles, et rarement le cri de la discorde s'y fait entendre, les plus anciens exerçant au milieu de cette petite communauté une espèce de gouvernement patriarcal. L'étranger, quelque soient ses croyances ou son origine, est toujours sûr de trouver parmi eux l'hospitalité la plus généreuse ; car pour eux, la patrie c'est leurs foyers, et leurs frères, l'humanité toute entière.

Arrivés à *Pubnico* le samedi, nous avons décidé que nous y passerions la journée du dimanche, et que le lundi matin, nous nous metterions en route pour le *Ruisseau-d'Anguille*, autre village

acadien à treize milles de Pubnico. Mais l'extrême cordialité avec laquelle on nous avait accueillis, et l'empressement avec lequel on cherchait à deviner jusqu'à nos moindres besoins afin de nous engager à prolonger notre séjour dans ce pays le plus longtemps possible, car nous étions, mon compagnon et moi, les premiers Canadiens qui eussent visité leur village, firent que nous remîmes notre départ au mercredi suivant. Enfin il fallut se décider à partir. Un vieillard vénérable de l'endroit (le père d'Entremont), qui bien des fois nous avait accompagnés dans nos petites promenades à domicile, vint nous reconduire jusqu'à la sortie du village. Avant de descendre l'escarpement de la montagne où nous nous étions arrêtés à notre arrivée, nous nous arrêtamés pour regarder derrière nous une dernière fois et essayer une larme ; nous serrâmes affectueusement la main au bon vieillard que nous ne devions plus revoir, et nous reprîmes la grande route.

Il y a bientôt vingt années révolues depuis que nous sommes passés à Pubnico, et malgré ce laps de temps nous gardons encore en douce souvenance et la montagne et la baie, le charmant village et les jours de bonheur que nous y avons passés. Et si aujourd'hui nous avons des vœux à formuler, un désir à exprimer, ce serait que, lorsque nous aurons cessé de vivre, tout ce qu'il restera de nous sur la terre puisse reposer sur le côté oriental du hâvre de Pubnico, et sous les saules pleureurs qui croissent et fleurissent à l'ombre de l'humble chapelle du village.

L. H. TREMBLAY.

LE DRAPEAU

Napoléon 1er, l'inventeur des légendes sur les drapeaux et qui y était passé maître, pratiquait sur la matière des théories absolument contraires à celles d'aujourd'hui. Issu de la guerre, vivant de la guerre, n'ayant plus, à la fin de son règne, d'autres espérances que la guerre, il avait fait du numéro et du drapeau les premières récompenses du régiment, la base angulaire de sa société militaire. Il fallait qu'une troupe provisoire, formée pour les besoins d'une guerre avec des bataillons ou des compagnies détachés, se fût distinguée vingt fois avant de mériter l'honneur de porter un numéro dans la série définitive. Tant qu'il était provisoire, le régiment ne pouvait songer à l'honneur de posséder un drapeau. Quand il était devenu définitif, il devait gagner son aigle sur le champ de bataille et, lorsque l'empereur jugeait que le jeune régiment avait gagné son aigle, il la lui remettait lui-même en grande cérémonie. Il faisait jurer aux soldats de la défendre jusqu'à la mort. La perte d'un aigle était considérée par lui comme le plus grand déshonneur. Un historien familier de l'empire a raconté que, le lendemain d'Austerlitz, Napoléon arrive devant un bataillon et s'écrie brusquement :

— Soldats ! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donné ? . . . Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort !

Le commandant du bataillon répond que le porte-aigle a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde, le régiment ayant pu se former en caré, qu'il s'est aperçu de la disparition de l'aigle.

— Et qu'avez-vous pu faire sans drapeau reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre un aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortent des rangs, portant chacun un étendard russe. L'empereur considère un instant ces deux trophées encore sanglants, puis il répond :

— Soldats ! me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

— Nous le jurons ! répond le régiment d'une seule voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre, si vous l'aviez su ?

— Oui ! oui !

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai ! Car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !

Et une aigle nouvelle fut rendue à la revue prochaine. On peut, sans crainte de se tromper, affirmer qu'elle fut bien défendue.

Ce dialogue, aujourd'hui que l'on raconte les scènes les plus émouvantes en style naturaliste de faits divers, paraîtra un peu théâtral ; mais à la guerre, tout est théâtral et tragique.

JULES RICHARD.

L'ALIÉNÉ



ES bons vieux parents, rudes travailleurs des champs, avaient amassé une petite fortune, tout en donnant à trois de leurs fils une éducation classique qui avait porté d'heureux fruits. Jacques, l'aîné, était prêtre et prédicateur de haute éloquence, Jean-Charles, le cadet, était médecin, de confiance déjà, mal-

gré sa grande jeunesse, et possédait une clientèle que jalouaient bien des anciens. Le Benjamin de la famille, Auguste, le plus beau et le plus fier, le plus ardent au travail et le plus ambitieux de tous, celui que le père et la mère considéraient comme un prodige et qu'ils appelaient leur gloire, à cause des magnifiques espérances que ses talents, qui faisaient l'admiration de toute la paroisse de Saint-M. . . ., ne pouvaient assurément démentir.

Après deux années complètes d'études du droit et de progrès étonnants, Auguste donc est en vacances dans la petite maison blanche de son enfance, à l'ombre des saules si feuillus et si verts, mais quelles vacances ! Un peu de chasse, un peu de pêche, un peu de plaisir avec les amis, puis de la lecture, de la lecture toujours ! Il a le nez dans les auteurs, non seulement le jour, mais la nuit. D'une chandelle intacte, moulée par la vénérable sexagénaire, il ne reste le lendemain matin qu'un lumignon déformé. Le grand enfant sait ce qu'il fait, et le papa et la maman n'ont pas un mot à dire.

Il quitte sa cellule pour le déjeuner, souvent sans avoir goûté un instant de sommeil, mais presque toujours dispos et gai.

Un jour, de grand matin, car ces vieux campagnards, malgré leur grand âge, se lèvent en été avec le soleil, de grand matin la bonne mère monte à la chambre d'Auguste qui ne descend pas contrairement à son habitude, et le trouve assis près d'une table, la tête appuyée sur sa main, les yeux fixés sur un livre ouvert, devant la chandelle qui achève de se consumer, et dont la mèche faible ne lance plus que des lueurs intermittentes.

— Auguste, lui dit-elle, tu ne t'es donc pas couché, mon enfant ?

Il ne répond pas.

— Dors-tu ainsi ! . . . Va te jeter sur ton lit, tu te reposeras, et tu déjeuneras plus tard.

Le jeune homme tourne la tête et regarde sa mère avec des yeux d'abord muets comme des yeux de verre, mais où la pauvre femme, en poussant un cri terrible, découvre bientôt un profond égarement.

Le père accourt et sanglote amèrement devant cet enfant bien-aimé, qui se promène de long en large maintenant, la tête penchée sur sa poitrine, gesticulant et répétant des phrases incompréhensibles.

Dieu du ciel ! leur fils est fou, victime de l'étude.

Rien ne put le ramener à la raison, ni les tendres soins des parents, ni les consultations médicales qu'autorisèrent ses frères : les derniers feux de cette intelligence autrefois si embrasée étaient à jamais éteints !

Les infortunés vieillards ne purent supporter cette cruelle épreuve, et moururent de chagrin un an après, quelques mois avant le trépas du pauvre aliéné.

Augustin Tellis.

FAITS SCIENTIFIQUES

UN NOUVEAU TÉLÉPHONE.—Un russe, M. Gwozdeff a établi entre Odessa et Nicolaïff un nouveau téléphone qui se distingue, théoriquement et pratiquement, des systèmes existants, en ce sens qu'il permet de transmettre la parole à de très grandes distances à l'aide du seul fil téléphonique, et sans déranger en quoi que ce soit le service ordinaire des dépêches. Particularité encore plus surprenante, on pourrait transmettre la parole par le même fil en plusieurs endroits à la fois, et chaque appareil permettrait de converser, simultanément, dans quatre directions différentes.

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE.—On sait que depuis cinq ans, Edison, le célèbre inventeur américain, travaillait un Kinetoscope, instrument de photographie pouvant photographier une personne ou un objet dans tous ses mouvements. Cette invention vient d'être terminée, et le grand inventeur peut poser 46 portraits différents en une seconde. L'instrument est conduit par l'électricité.

Sandow se rencontra hier avec Edison et celui-ci l'emmena chez lui afin de le photographier dans toutes ses positions, pour ses jeux de force. La pose a duré vingt secondes.

Sandow a donc été la première personne photographiée au moyen du Kinetoscope.

UNE NOUVELLE POUDBRE SANS FUMÉE.—D'après les journaux suédois, deux chimistes de ce pays auraient découvert une poudre sans fumée possédant les qualités les plus précieuses pour les petites armes de précision. Cette poudre, qui n'est formée que de deux ingrédients principaux (c'est un nitrate de cellulose), brûle sans flamme, n'échauffe point la chambre, peut être maniée et transportée sans danger, et ne craint ni l'humidité ni la chaleur.

Les expériences récemment faites à Stockholm, avec l'apryrite, ont donné les résultats suivants : une carabine à magasin, de petit calibre, a tiré d'abord dix coups avec la poudre ordinaire suédoise, enfin vingt coups avec l'apryrite ; à la fin de cette épreuve, le canon a été trouvé moins échauffé par la nouvelle poudre que par les autres.

Une carabine, avec laquelle on avait tiré 800 coups d'apryrite, a été mise de côté sans être nettoyée : huit jours après, quand on l'a examinée, elle a été trouvée aussi propre qu'une arme préparée pour le tir. Avec la nouvelle carabine en usage en Suède, 3½ gr d'apryrite donneront une vitesse initiale de 640 mètres par seconde, avec une pression de 2 kilogrammes 260 millièmes par centimètre carré.

Tous ces résultats, pour extraordinaires qu'ils paraissent, méritent, bien entendu, d'être vérifiés, et nous ne reproduisons que sous bénéfice d'inventaire les renseignements qui précèdent.

LA BALEINE ARTIFICIELLE.—Les inventeurs ne cessent de chercher avec une inaltérable persévérance un moyen de substituer quelque chose d'analogue, comme matière, à la baleine dont les dames font une si formidable consommation. Ce serait fort utile, car on détruit, chaque année, des quantités de baleines dans les régions polaires et il arrivera un moment où il n'y en aura plus : ce serait une catastrophe pour le beau sexe.

On a essayé la corne pour remplacer la baleine, et elle donne d'assez bons résultats : de plus cette matière première est, dans tous les pays, d'une abondance sur laquelle il est superflu d'insister. Mais la préparation de la corne, dans ce but, présente de sérieuses difficultés.

Un certain M. Munck prétend avoir trouvé le moyen de préparer la baleine artificielle en employant de la peau. A cet effet, il prend une peau brute, la traite successivement par le sulfure de sodium, puis par le sulfate double de potasse et la sèche à l'étuve vers 60 degrés centigrades.

Enfin, il la comprime fortement au moyen de la presse hydraulique et obtient une matière aussi dure et aussi élastique, paraît-il, que la véritable baleine. Lorsque cette nouvelle parviendra dans le détroit de Behring, on juge de l'enthousiasme qu'elle excitera dans le monde des cétacés, heureux de se voir enlever un monopole qui leur coûtait cher.

M. Munck pendant qu'il est sur ce sujet, s'est amusé à teindre ses peaux avant de les comprimer : il obtient ainsi, comme conséquence, de la baleine de couleur, agréable combinaison que la nature n'avait pas prévue, mais dont les corsetières s'empresseront évidemment de tirer parti.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Assainissement économique des appartements.—Si vous voulez purifier l'air d'un appartement, mettez-y une cruche d'eau et, en quelques heures, elle aura absorbé presque tous les gaz respirés ; l'air de la chambre sera devenu plus pur, mais l'eau sera complètement souillée. Plus l'eau est froide, plus grande est sa capacité pour contenir ces gaz. A la température ordinaire, un seau d'eau absorbera une chopine d'acide carbonique et plusieurs chopines de gaz ammoniac. La puissance d'absorption est deux fois plus grande quand l'eau est à la température de la glace. En conséquence, l'eau gardée un certain temps est impropre à tout usage.



Variétés ecclésiastiques

Ce fut en 1556, pendant la guerre terrible que se faisaient en Italie les Espagnols et les Français, que le Père Joseph de Ferne persuada au peuple de Milan de demeurer, pour apaiser la colère du Ciel, quarante heures en prière, en souvenir des quarante heures pendant lesquelles le corps de Jésus Christ resta dans le sépulcre. Cette dévotion passa bientôt en usage dans toute la chrétienté, en vue des grandes calamités.

* * * *

Histoire des mots et locutions

On dit communément : *gueux comme un rat*. Ne serait-ce *gueux comme un ras*, qu'il faudrait dire ? Car, en tant que pauvre, en quoi un rat est-il plus gueux que tout animal livré à lui-même ? Au lieu qu'en substituant *ras*, qui veut dire *rasé*, tondu, on a l'idée des malheureux, qui condamnés jadis à être rasés ou tondus publiquement, commençaient d'infamie, n'avaient plus pour lot que l'abandon et la misère.

* * * *

Anecdota

Quinault, le poète, avait cinq filles, pour l'établissement desquelles il était bien plus embarrassé que pour faire des opéras.

C'est à ce propos qu'il fit les vers suivants :

C'est, avec peu de bien, un terrible devoir
Que se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

* * * *

Mœurs et coutumes

A Souli, ville de l'ancienne Grèce, le suicide non seulement était permis, mais la loi ne permettait pas que les hommes y véussent plus de soixante ans. "A cet âge, disait-on on n'est plus en état de jouir de la vie, et moins encore de servir la république. Il ne reste rien de mieux à faire que de mourir."

Le jour qui devait terminer la vie d'un vieillard était un jour de fête. Le front ceint d'une couronne de fleurs, il prenait une coupe empoisonnée et se plongeait dans un sommeil éternel en présence de sa famille et de ses amis.

* * * *

Variété parlementaire

Les membres de l'Assemblée constituante qui s'opposaient à ce qu'on dépouillât le clergé de ses biens, employaient sans cesse les mots *spolier* et *spoliation* dans les décisions qui avaient lieu à ce propos.

Les membres qui étaient de l'avis contraire, et qui admettaient, disaient-ils, le retour à l'état de riches selon eux nationales, regardaient les expressions qu'employaient leurs adversaires comme injurieuses à une assemblée qui ne doit présenter que des idées de justice et non de violence. Un vote fut donc proposé, par lequel, à une forte majorité, l'on décida qu'il était défendu d'employer les termes *spolier* et *spoliation*, quand on agiterait la question relative aux biens du clergé.

* * * *

Le pain russe

Quelques mots sur le pain russe, dont on se sert en cas de famine dans l'empire des tsars. Cette manne nouvelle ne serait pas à dédaigner, d'après le professeur Virchow. A défaut de farine quelconque, pendant la dernière famine, les paysans remplaçaient le pain de seigle par ce pain, préparé avec

les graines d'une mauvaise herbe qui est répandue partout. Cette composition manque d'aspect ; elle a un aspect noirâtre qui ne provoque pas la faim... fort heureusement. Mais, selon les expériences publiées dans la Société anthropologique de Berlin, l'analyse chimique a prouvé que ce pain aux herbes renferme plus d'albumine et de matière grasse que celui du seigle. Il est beaucoup plus nutritif que le pain ordinaire. Fiez vous donc aux apparences !

* * * *

Petites causes grands effets

Le *Musée des Familles* cite dans ses glanures historiques cette singulière appréciation qu'il trouve dans la fameuse feuille anti-révolutionnaire intitulée : *Les Actes des Apôtres*, que rédigeait le royaliste Peltier.

"Le roi Louis XVI, en rassemblant les Etats généraux a eu le plaisir d'humilier la morgue des Parlements. Les Parlements ont eu le plaisir d'humilier la cour. La noblesse a eu le plaisir de mortifier les ministres. Les ministres ont eu le plaisir de détruire la noblesse et le clergé. Les curés ont eu le plaisir de devenir évêques. Les avocats ont eu le plaisir de devenir administrateurs. Les bourgeois ont eu le plaisir de triompher des banquiers. La canaille a eu le plaisir de faire trembler les bourgeois."

Ainsi, ajoutait le journaliste, chacun a eu d'abord son plaisir. Tous ont aujourd'hui leur peine. Et voilà ce que c'est, et voilà à quoi tient une révolution, c'est-à-dire au plaisir des petites vengeances.

* * * *

Les Guerres

On a beaucoup parlé de la guerre ces jours-ci. De toutes parts on s'est plu à découvrir des points noirs à l'horizon. Voici qu'on a fait la statistique des guerres qui ont ensanglanté l'Europe depuis le seizième siècle seulement.

La liste en est longue, comme on va le voir :

- 44 guerres engagées pour obtenir un accroissement de territoire ;
- 22 pour lever des tributs ;
- 24 guerres de représailles ;
- 8 guerres entreprises pour décider des questions d'honneur ou de prérogatives ;
- 6 provenant de contestations relatives à la possession d'un territoire ;
- 41 provenant de prétentions à une couronne ;
- 30 guerres commencées sous le prétexte d'assister un allié ;
- 23 guerres provenant d'une rivalité d'influence ;
- 5 provenant de querelles commerciales ;
- 55 guerres civiles ;
- 286 guerres de religion.

Au total, 284 guerres en un peu plus de trois cents ans presque une par année.

Aimez-vous les uns les autres !

* * * *

Des nez illustres

Mozart et Haydn étant invités à dîner, le premier qui était compagnon très gai et grand amateur de champagne, dit à Haydn :

—Je parie six bouteilles de champagne que je vais composer un morceau que vous ne jouerez pas à première vue.

—J'accepte le pari, répondit le maître en riant.

Mozart se dirigea vers le bureau griffonna quelques notes et les présenta à Haydn. Celui-ci, étonné de la facilité de la composition, se mit au piano en s'écriant :

—Mozart a une indigestion d'argent, il peut payer du champagne.

C'est ce que nous allons voir, répondit celui-ci en se frottant les mains.

Tout à coup, Haydn, après avoir préludé, s'arrêta.

—Comment voulez vous que je joue ce là ? s'écria-t-il ; mes deux mains doivent tenir les deux extrémités du piano, et il y a, en même temps, une note à toucher juste dans le milieu.

Cela vous arrête ? Eh bien ! vous aller voir, répondit Mozart en se mettant au piano.

Il préluda. Arrivé au fameux passage, Mozart, sans s'arrêter, toucha la note du milieu en tapant avec son nez sur la touche. Tout le monde éclata

de rire. Or Haydn avait le nez camus, tandis que Mozart l'avait très long.

Haydn paya donc l'exiguïté de sa protubérance nasale avec six bouteilles de champagne.

* * * *

Les enterrements en Chine

En Chine, il arrive souvent qu'on prépare un enterrement, des années avant la mort de l'individu, en se procurant un cercueil respectable. Souvent les gens riches achètent eux-mêmes leur propre bière, les font vernir avec élégance et les conservent avec un grand soin dans leurs maisons, les tenant prêtes pour l'heure du besoin. Les gens de 70 et 80 ans reçoivent le cadeau d'un joli cercueil et d'un habillement complet de trépassé. De tels cadeaux viennent généralement des enfants ou des petits enfants, et ça fait le sujet d'une fête où sont invités plusieurs convives, et tous souhaitent une longue vie au récipiendaire, et les quatre planches qui composent la bière sont appelées les "planches de longue vie." Quand enfin la mort arrive, le corps, couvert de beaux habits, est déposé dans le cercueil, rendu imperméable à l'air par un mélange de vernis et de chaux, qui remplit toutes les fissures. Dans les familles opulentes on ajoute une couche de vernis chaque septième jour pendant sept semaines. Souvent une année passe—quelquefois plusieurs années—avant qu'ait lieu l'enterrement. Parmi les pauvres gens, l'enterrement suit de très près la mort. Le cercueil est porté en terre dans une sorte de boyard couvert, sur les épaules de porteurs, dont le nombre varie de quatre à trente-deux, suivant les moyens de la famille. En avant de la procession sont deux lanternes blanches et une compagnie de musiciens ; ensuite vient une sorte de chariot ouvert contenant la pierre mortuaire et la figure de sa longévité. Puis apparaît un homme ayant des imitations d'argent en papier, qu'il distribue généreusement le long de la route pour apaiser les esprits malins et garantir la procession de tout accident. Les parents et amis du défunt viennent ensuite, précédant le cercueil, qui est suivi des fils et petits fils à pied, pleurant à haute voix. Ils sont suivis par des plats de riz et de viande cuits, et une quantité de gâteaux de riz sont offerts au mort, dont l'esprit est supposé faire bombance sur l'essence de cette nourriture. Les gâteaux sont partagés parmi la famille et les parents et amis, qui les mangent sans plus de retard. La pierre funéraire est placée à la tête de la fosse, et à la fin des cérémonies, tout le monde étant à genoux, le fils aîné fait une prière pour que l'esprit du mort entre dans la pierre funéraire. Celle-ci est ensuite soigneusement rapportée à la maison et déposée dans la niche où elle reçoit l'hommage des descendants pendant plusieurs générations.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Rencontre :

—Tiens, ce cher docteur !... comment va ?

—Pas mal, et vous ?

—Mais fort bien, docteur, comme vous voyez ;

j'ai une santé à toute épreuve :

—Faut soigner ça !

* *

Le petit Paul n'a pas été sage, et on l'a mis au pain sec. L'enfant, boudeur, a jeté son morceau de pain sur un banc du jardin. Une abeille vient s'y poser.

—Quel bonheur ! s'écrie le petit Paul, elle ne sait pas que je suis au pain sec, et elle va peut-être me mettre un peu de miel dessus.

Si vous voulez déridier votre front morose, achetez l'un des volumes suivants : *L'Ami des Salons*, 10c ; *le Pater*, 10c ; *les Farces de Piron*, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *la Petite*, 5. En vente chez G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

EN FAMILLE

Par Hector Malot

—Tu sais que tu as à me parler tantôt, dit-il.

—Oui, monsieur.

Ce fut seulement après être sortis du village qu'elle revit M. Vulfran, quand il la sonna pour partir. Plus d'une fois elle s'était demandé qui remplacerait Guillaume ; sa surprise fut grande quand M. Vulfran lui dit de prendre place à ses côtés, après avoir renvoyé le cocher qui avait amené Coco.

—Puisque tu as bien conduit hier, il n'y a pas de raisons pour que tu ne conduises pas bien aujourd'hui. D'ailleurs nous avons à parler, et il vaut mieux pour cela que nous soyons seuls.

Ce fut seulement après être sortis du village où sur leur passage se manifesta la même curiosité que la veille, et quand ils roulèrent doucement à travers les prairies où la fenaison était dans son plein, que M. Vulfran jusque-là silencieux, prit la parole, au grand émoi de Perrine qui eût bien voulu retarder encore le moment de cette explication si grosse de dangers pour elle, semblait-il.

—Tu m'as dit que M. Théodore et M. Talouel étaient venus dans ton bureau ?

—Oui, monsieur.

—Que te voulaient-ils ?

Elle hésita, le cœur serré.

—Pourquoi hésites-tu ? Ne dois-tu pas tout me dire ?

—Oui, monsieur, je le dois, mais cela n'empêche pas que j'hésite.

—On ne doit jamais hésiter à faire son devoir ; si tu crois que tu dois te taire, tais-toi ; si tu crois que tu dois répondre à ma question, car je te questionne, réponds.

—Je crois que je dois répondre.

—Je t'écoute.

Elle raconta exactement ce qui s'était passé entre Théodore et elle, sans un mot de plus, sans un de moins.

—C'est bien tout ? demanda M. Vulfran lorsqu'elle fut arrivée au bout.

—Oui monsieur, tout.

—Et Talouel ?

Elle fit pour le directeur ce qu'elle avait fait pour le neveu, aussi fidèlement, en arrangeant seulement un peu ce qui avait rapport à la maladie de M. Vulfran, de façon à ne pas répéter "qu'une mauvaise nouvelle trop brusquement annoncée, sans préparation, pouvait le tuer." Puis après la première tentative de Talouel, elle dit ce qui s'était passé pour la dépêche, sans cacher le rendez-vous qui lui était assigné à la fin de la journée.

Quand elle se tut, M. Vulfran resta assez longtemps silencieux, et comme elle pouvait l'examiner sans qu'il sût qu'elle tenait les yeux attachés sur lui, il vit que son visage trahissait une préoccupation douloureuse, faite, semblait-il, d'autant de mécontentement que de tristesse ; enfin, il dit :

—Avant tout, je dois te rassurer ; sois certaine qu'il ne t'arrivera rien de mal pour tes paroles qui ne seront pas répétées, et que si jamais quelqu'un voulait se venger de la résistance que tu as nettement opposée à ces tentatives, je saurais te défendre. Au reste, je suis responsable de ce qui arrive. Je les pressentais ces tentatives quand je t'ai recommandé de ne pas parler de cette lettre qui devait éveiller certaines curiosités, et, dès lors, je n'aurais pas dû t'y exposer. A l'avenir, il n'en sera plus ainsi. A partir de demain, tu abandonneras le bureau de Bédit, où on peut aller te trouver, et tu occuperas, dans mon cabinet, la petite table sur laquelle tu as écrit ce matin la dépêche ; devant moi, on ne te questionnera pas, je pense. Mais comme on pourrait le tenter en dehors des bureaux, chez Française, à partir de ce soir, tu auras une chambre au château, et tu mangeras avec moi. Je prévois que je vais entretenir avec les Indes un échange de lettres et de dépêches que tu seras seule à connaître. Il faut que je prenne mes précautions pour qu'on ne cherche pas à t'arracher de force, ou à te tirer adroitement des renseignements qui doivent rester secrets. Près de moi, tu seras défendue. De plus ce sera ma réponse à ceux qui ont voulu te faire parler, aussi bien que ce sera un avertissement à ceux qui voudraient le tenter encore. Enfin, ce sera une récompense pour toi.

Perrine, qui avait commencé par trembler, s'était bien vite rassurée, maintenant ; elle était si violemment secouée par la joie qu'elle ne trouva pas un mot à répondre.

—Ma confiance en toi m'est venue du courage que tu as montré dans ta lutte contre la misère ; quand on est brave comme tu l'as été, on est honnête ; tu viens de me prouver que je ne me suis pas trompé, et que je peux me fier à toi, comme si je te connaissais depuis dix ans.

—Depuis que tu es ici tu as dû entendre parler de moi avec envie : être à la place de M. Vulfran, être M. Vulfran, quel bonheur ! La vérité est que la vie m'est dure, très dure, plus pénible, plus difficile que pour le plus misérable de mes ouvriers.

—Qu'est la fortune sans la santé qui permet d'en jouir ? le plus lourd des fardeaux. Et celui qui charge mes épaules m'écrase. Tous les matins, je me dis que sept mille ouvriers vivent par moi, vivent de moi, pour qui je dois penser, travailler et que si je leur manquais, ce serait un désastre, pour tous la misère, pour un grand nombre la faim, la mort peut-être. Il faut

que je marche pour eux, pour l'honneur de cette maison que j'ai créée, qu'est ma joie, ma gloire,—et je suis aveugle !"

Une pause s'établit et l'âpreté de cette plainte emplie de larmes les yeux de Perrine, mais bientôt M. Vulfran reprit :

—Tu devais savoir par les conversations du village, et tu sais par la lettre que tu as traduite, que j'ai un fils ; mais entre ce fils et moi, il y a eu, pour toutes sortes de raisons dont je ne veux pas parler, des dissentiments graves qui nous ont séparés et qui, après son mariage conclu malgré mon opposition, ont amené une rupture complète, mais n'ont pas éteint mon affection pour lui, car je l'aime, après tant d'années d'absence, comme s'il était encore l'enfant que j'ai élevé, et quand je pense à lui, c'est-à-dire le jour et la nuit si longs pour moi, c'est le petit enfant que je vois de mes yeux sans regard. A son père, mon fils a préféré la femme qu'il aimait et qu'il avait épousée par un mariage nul. Au lieu de revenir près de moi, il a accepté de vivre près d'elle, parce que je ne pouvais ni ne devais la recevoir. J'ai espéré qu'il céderait ; il a dû croire que je céderais moi-même. Mais nous avons le même caractère : nous n'avons cédé ni l'un ni l'autre. Je n'ai plus eu de ses nouvelles. Après ma maladie qu'il a certainement connue, car j'ai tout lieu de penser qu'on le tenait au courant de ce qui se passe ici, j'ai cru qu'il reviendrait. Il n'est pas revenu, retenu évidemment par cette femme maudite qui, non contente de me l'avoir pris, me le garde, la misérable !...

Perrine écoutait, suspendue aux lèvres de M. Vulfran, ne respirant pas ; à ce mot, elle interrompit :

—La lettre du père Fildes dit : "Une jeune personne douée des plus charmantes qualités : l'intelligence, la bonté, la douceur, la tendresse de l'âme, la droiture du caractère" on ne parle pas ainsi d'une misérable.

—Ce que dit la lettre peut-il aller contre les faits ? et le fait capital qui m'a inspiré contre elle l'exaspération et la haine, c'est qu'elle me garde mon fils, au lieu de s'effacer comme il convient à une créature de son espèce, pour qu'il puisse retrouver et reprendre ici la vie qui doit être la sienne. Enfin, par elle nous sommes séparés, et tu vois que, malgré des recherches que j'ai fait entreprendre, je ne sais même pas où il est ; comme moi, tu vois les difficultés qui s'opposent à ces recherches.

—Ce qui complique ces difficultés, c'est une situation particulière que je dois t'expliquer, bien qu'elle soit sans doute peu claire pour une enfant de ton âge ; mais, enfin, il faut que tu t'en rendes à peu près compte, puisque par la confiance que je mets en toi, tu vas m'aider dans ma tâche. La longue absence, la disparition de mon fils, notre rupture, le long temps qui s'est écoulé depuis les dernières nouvelles qu'on a reçues de lui, ont fatalement éveillé certaines espérances. Si mon fils n'était plus là pour prendre ma place quand je serai tout à fait incapable d'en porter les charges, et pour hériter de ma fortune quand je mourrai, qui occuperait cette place ? A qui cette fortune reviendrait-elle ? Comprends-tu les espérances embusquées derrière ces questions ?

—A peu près, monsieur.

—Cela suffit, et même j'aime autant que tu ne les comprennes pas tout à fait. Il y a donc près de moi, parmi ceux qui devaient me soutenir et m'aider, des personnes qui ont intérêt à ce que mon fils ne revienne pas, et qui par cela seul que cet intérêt trouble leur esprit, peuvent s'imaginer qu'il est mort. Mort, mon fils ! Est-ce que cela est possible ! Est-ce que Dieu m'aurait frappé d'un si effroyable malheur ! Eux peuvent le croire, moi je ne peux pas. Que ferais-je en ce monde si Edmond était mort ? C'est la loi de nature que les enfants perdent leurs parents, non que les parents perdent leurs enfants. Enfin, j'ai cent raisons meilleures les unes que les autres qui prouvent l'insanité de ces espérances. Si Edmond avait péri dans un accident, je l'aurais su ; sa femme eût été la première à m'en avertir. Donc Edmond n'est pas, ne peut pas être mort ; je serais un père sans foi d'admettre le contraire.

Perrine ne tenait plus ses yeux attachés sur M. Vulfran, mais elle les avait détournés pour cacher son visage, comme s'il pouvait le voir.

—Les autres, qui n'ont pas cette foi, peuvent croire à cette mort, et cela t'explique leur curiosité en même temps que les précautions que je prends pour que tout ce qui se rapporte à mes recherches reste secret. Je te le dis franchement. D'abord pour que tu voies la tâche à laquelle je t'associe : rendre un fils à son père et je suis certain que tu as assez de cœur pour t'y employer fidèlement. Et puis je t'en parle encore, parce qu'à toujours été ma règle de vie d'aller droit à mon but, en disant franchement où je vais quelquefois les malins n'ont pas voulu me croire et ont supposé que je jouais au fin ; ils en ont toujours été punis. On a déjà tenté de te circonvenir on le tentera encore, cela est probable, et de différents côtés ; te voilà prévenue, c'est tout ce que je devais faire.

Ils étaient arrivés en vue des cheminées de l'usine de Hercheux, de toutes la plus éloignée de Maraucourt ; encore quelques tours de roues, ils entraient dans le village.

Perrine, bouleversée, frémissante, cherchait des paroles pour répondre et ne trouvait rien, l'esprit paralysé par l'émotion, la gorge serrée, les lèvres sèches :

—Et moi, s'écria-t-elle enfin, je dois vous dire que je suis à vous, monsieur, de tout cœur.

XXXII

Le soir, la tournée des usines achevée, au lieu de revenir aux bureaux comme c'était la coutume, M. Vulfran dit à Perrine de le conduire directement au château ; et pour la première fois elle franchit la magnifique grille dorée, chef-d'œuvre de serrurerie, qu'un roi n'avait pas pu se donner à l'une des dernières expositions, racontait-on, mais que le riche industriel n'avait pas trouvé trop cher pour sa maison de campagne.

— Sais la grande allée circulaire, dit M. Vulfran.

Pour la première fois aussi elle vit de près les massifs de fleurs que jusque-là elle n'avait aperçus que de loin, formant des taches rouges ou roses sur le velours foncé des gazons tondu ras. Habitué à faire ce chemin, Coco le montait d'un pas tranquille et, sans avoir besoin de le conduire, elle pouvait poser ses regards à droite et à gauche, sur les corbeilles, où les plantes et les arbustes que leur beauté rendait dignes d'être isolés en belle vue ; car bien que leur maître ne pût plus les admirer comme naguère, rien n'avait été changé dans l'ordonnance des jardins, aussi soigneusement entretenus, aussi dispendieusement ornés qu'au temps où, chaque matin et chaque soir, il les passait en revue avec fierté.

Dé lui-même, Coco s'arrêta devant le large perron, où un vieux domestique, prévenu par un coup de cloche du concierge, attendait.

— Bastien, tu es là ? demanda M. Vulfran sans descendre.

— Oai, monsieur.

— Ta vas conduire cette jeune personne à la chambre des papillons qui sera la sienne, et tu veilleras à ce qu'on lui donne tout ce qui peut lui être nécessaire pour sa toilette ; tu mettras son couvert vis-à-vis le mien ; en passant, envoie-moi Félix qu'il me conduise aux bureaux.

Perrine se demandait si elle était éveillée.

— Nous dînerons à huit heures, dit M. Vulfran, jusque-là tu es libre.

Elle descendit et suivit le vieux valet de chambre, marchant éblouie, comme si elle était transportée dans un palais enchanté.

Bastien la conduisit au second étage, et, sans entrer, lui ouvrit une porte.

— Je vais vous envoyer la femme de chambre, dit-il en se retirant.

Après avoir traversé une petite entrée sombre, elle se trouva dans une grande chambre très claire, tendue d'étoffe de couleur ivoire, semée de papillons aux nuances vives qui voletaient légèrement ; les meubles étaient en érable moucheté et sur le tapis gris s'enlevaient vigoureusement des gerbes de fleurs des champs : pâquerettes, coquelicots, bleuets, boutons d'or.

— Que cela était frais et joli !

Elle n'était pas revenue de son émerveillement et s'amusait encore à enfoncer son pied dans le tapis moelleux qui le repoussait, quand la femme de chambre entra :

— Bastien m'a dit de me mettre à la disposition de mademoiselle.

Une femme de chambre en toilette claire, coiffée d'un bonnet de tulle, aux ordres de celle qui, quelques jours avant, couchait dans une hutte, sur un lit de roseaux, au milieu d'un marais, avec les rats et les grenouilles : il lui fallut un certain temps pour se reconnaître.

— Je vous remercie, dit-elle enfin, mais je n'ai besoin de rien... il me semble.

— Si mademoiselle veut bien, je vais toujours lui montrer son appartement.

Ce qu'elle appelait "montrer l'appartement," c'était ouvrir les portes d'une armoire à glace et d'un placard, ainsi que les tiroirs d'une table de toilette, tout remplis de brosses, de ciseaux, de savons et de flacons ; cela fait, elle mit la main sur un bouton posé dans la tenture :

— Celui-ci, dit-elle, est pour la sonnerie d'appel ; celui-là pour l'éclairage. Quand mademoiselle aura besoin de moi elle voudra bien me sonner : un coup pour Bastien, deux coups pour moi.

Mais ce dont "mademoiselle avait besoin," c'était d'être seule, autant pour passer la visite de sa chambre que pour se ressaisir, ayant été jetée hors d'elle-même par tout ce qui lui était arrivé depuis le matin.

Comme on lui avait commandé, elle fit sa toilette en se livrant à une véritable débauche d'eau de Cologne, et ce fut seulement quand la pendule placée sur sa cheminée sonna huit heures qu'elle descendit.

Elle se demandait comment elle trouverait la salle à manger, mais elle n'eut pas à la chercher, un domestique en habit noir, qui se tenait dans le hall, la conduisit. Presque aussitôt M. Vulfran entra ; personne ne le conduisait ; elle remarqua qu'il suivait un chemin en coulis posé sur le tapis, ce qui permettait à ses pieds de le guider et de remplacer ses yeux ; une corbeille d'orchidées, au parfum suave, occupait le milieu de la table couverte d'une lourde argenterie ciselée et de cristaux taillés dont les facettes reflétaient les éclairs de la lumière électrique qui tombait du lustre.

Un moment elle se tint debout derrière sa chaise, ne sachant trop ce qu'elle devait faire ; heureusement M. Vulfran lui vint en aide :

— Assièdes-toi.

Le dîner garda en tout, excepté pour le dessert, cette simplicité, se composant de potage, d'un gigot avec des petits pois et d'une salade ; mais pour le dessert il comprenait quatre assiettes à pied avec des gâteaux et quatre compotiers chargés de fruits admirables, dignes, par leur grosseur et leur beauté, des fleurs au surout.

— D'main, tu iras, si tu le veux, visiter les serres qui ont produit ces fruits, dit M. Vulfran.

Elle avait commencé par se servir discrètement quelques cerises, mais M. Vulfran voulut qu'elle prit aussi des abricots, des pêches et du raisin.

— A ton âge, j'aurais mangé tous les fruits qui sont sur la table... si on me les avait offerts.

Alors Bastien, bien disposé par cette parole, voulut mettre sur l'as-

siette "de cette petite bête," comme il l'eût fait pour un singe savant, un abricot et une pêche qu'il choisit avec la compétence d'un connaisseur, quit-tant pour cela la place qu'il occupait derrière la chaise de M. Vulfran.

Malgré les fruits, Perrine fut bien aise de voir le dîner prendre fin.

— Maintenant, tu es libre jusqu'à demain matin, dit M. Vulfran en se levant de table, tu peux te promener dans le jardin au clair de la lune, lire dans la bibliothèque ou emporter un livre dans ta chambre.

Elle était embarrassée, se demandant si elle ne devait pas proposer à M. Vulfran de se tenir à sa disposition. Comme elle restait hésitante, elle vit Bastien lui faire des signes silencieux que tout d'abord elle ne comprit pas ; de la main gauche, il paraissait tenir un livre qu'il feuilletait de la droite, puis, s'interrompant, il montrait M. Vulfran en remuant les lèvres avec une physionomie animée. Tout à coup, elle crut qu'il lui expliquait qu'elle devait demander à M. Vulfran de lui faire la lecture ; mais comme elle avait déjà eu cette idée, elle eut peur de traduire la sienne plutôt que celle de Bastien ; cependant, elle se risqua :

— Mais n'avez-vous pas besoin de moi, monsieur ? Ne voulez-vous pas que je vous fasse la lecture ?

Elle eut la satisfaction de voir Bastien l'applaudir par de grands mouvements de tête.

— Il convient que quand on travaille on ait ses heures de liberté, répondit M. Vulfran.

— Je vous assure que je ne suis pas fatiguée du tout.

— Alors, dit-il, suis moi dans mon cabinet.

C'était une vaste pièce qu'un vestibule séparait de la salle à manger et à laquelle conduisait un chemin en toile qui permettait à M. Vulfran de marcher franchement, puisqu'il ne pouvait s'égarer et qu'il avait dans la tête comme dans les jambes le juste sentiment des distances.

— Que me lirais-tu bien ? demanda-t-il.

Des journaux étaient sur la table, enveloppés de leurs bandes multicolores.

— Un journal, si vous voulez.

— Moins on donne de temps aux journaux, mieux cela vaut.

Elle n'avait rien à répondre, n'ayant dit cela que pour proposer quelque chose.

— Aimes-tu les livres de voyage ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Moi aussi ; ils amusent l'esprit en le faisant travailler.

Pais, comme s'il se parlait à lui-même, sans qu'elle fût là pour l'entendre :

— Sortir de soi, vivre d'autres vies que la sienne.

Mais après un moment de silence, revenant à elle :

— Allons dans la bibliothèque, dit-il.

Elle communiquait avec le cabinet, il n'eut qu'une porte à ouvrir et, pour l'éclairer, qu'un bouton à pousser.

— Connais-tu le *Tour du Monde* ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Eh bien, nous trouverons dans la table alphabétique des indications qui nous guideront.

Il la conduisit à l'armoire qui contenait cette table, et lui dit de la chercher, ce qui demanda un certain temps, à la fin cependant elle mit la main dessus.

— Que dois-je chercher ? dit-elle.

— A l'I, le mot Inde.

Ainsi, il suivait toujours sa pensée, et n'avait nullement l'idée de vivre la vie des autres comme il avait semblé en exprimer le désir, car ce qu'il voulait certainement, c'était vivre celle de son fils, en lisant la description des pays où il le faisait rechercher.

— Que vois-tu ? dit-il.

— L'Inde des *Rajahs*, voyage dans les royaumes de l'Inde centrale et dans la préidence du Bengale, 1871 (2), 209 à 288.

— Cela veut dire que dans le deuxième volume de 1871, à la page 209, nous trouverons le commencement de ce voyage ; prends ce volume et ren-tre dans mon cabinet.

Mais quand elle eut atteint ce volume sur une planche basse, au lieu de se relever, elle resta à regarder un portrait placé au-dessus de la cheminée.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Je regarde le portrait placé au-dessus de la cheminée.

— C'est celui de mon fils à vingt ans, mais tu dois bien mal le voir, je vais l'éclairer.

Allant à la boiserie, il pressa un bouton, et un foyer de petites lampes placé au haut du cadre et en avant du portrait l'inonda de lumière.

Ferrine qui s'était relevée pour se rapprocher de quelques pas poussa un cri et laissa tomber le volume du *Tour du Monde*.

— Qu'as-tu donc ? dit-il.

Mais elle ne pensa pas à répondre, et resta les yeux attachés sur le jeune homme blond, vêtu d'un costume de chasse en velours vert, coiffé d'une casquette haute à large visière ; appuyé d'une main sur un fusil et de l'autre flattant la tête d'un épagneul noir, qui venait de jaillir du mur comme une apparition vivante.

Elle était frémissante de la tête aux pieds, et un flot de larmes coulait sur son visage, sans qu'elle eût l'idée de les retenir, emportée, abîmée dans sa contemplation.

Ce furent ses larmes qui, dans le silence qu'elle gardait, trahirent son émoi.

— Pourquoi pleures-tu ?

Il fallait qu'elle répondit ; par un effort suprême, elle tâcha de se rendre maîtresse de ses paroles, mais en les entendant elle sentit toute leur incohérence :

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Deuxième partie

Le Secret de l'Homme Masqué

—Ma foi, patron, je vous avouerai que je ne sais trop...
 —Voyons, si tu étais seul, que ferais-tu ?
 —Je crois que j'irais chercher du renfort.
 —Comme ça, tout de suite, sans t'assurer au moins du nombre des gens qui se trouvent là-dedans ? Ne me dis donc pas de bêtises.
 —Vous avez raison ; j'essayerais d'abord de connaître le nombre de nos adversaires, et pour cela je ne vois qu'un seul moyen.
 —Lequel ?
 —Monter dans l'arbre que nous avons en face de nous et qui domine la maison.
 —Et allons donc ! tu y es... C'est pas plus malin que ça, et c'est ce que nous allons immédiatement exécuter. Tu vas passer le premier et te glisser jusqu'au tronc ; pendant que tu grimperas je surveillerai la maison ; à la moindre agitation que je remarque dans l'intérieur, je te fais un signal, tu sautes à terre et nous détalons. Si tu arrives à t'installer sans encombre dans l'arbre, je te suis... Tu as compris ?
 —Parfaitement, patron.
 —Eh bien, va !
 Luce lui prit la main, elle ne tremblait pas.
 —Décidément, tu es un brave,
 Quelques instants après, Froler était commodément installé dans l'arbre, et Luce, manœuvrant de même, se trouvait bientôt près de lui.
 Du lieu où ils se trouvaient, ils dominaient entièrement la maison et ne perdaient rien de ce qui se passait dans l'intérieur.
 Le spectacle qu'ils eurent tout d'abord sous les yeux était bien fait pour terrifier les plus braves, mais nos deux hommes étaient habitués à ces sortes de surprises, et ils étaient caïrassés contre toute espèce d'émotion.
 Une des chambres du premier était vivement éclairée par trois bougies fichées dans des bouteilles que supportait une sorte de guéridon placé près de la cheminée. A deux pas en arrière, un jeune homme demi-nu, à la figure fine et distinguée, était solidement attaché sur une chaise, que maintenaient deux individus aux traits grossiers et farouches ; un troisième, celui qui avait rejoint les chefs en route, dont l'aspect sauvage n'avait rien à envier aux deux autres, se tenait près d'eux armé d'un large couteau de chasse, pendant qu'Ivanowitch, un papier à la main, parlait et gesticulait en s'adressant au prisonnier qui, de temps à autre, semblait répondre et secouer la tête en signe de dénégation.
 Don José Corrazon, impassible spectateur de cette scène, se tenait adossé contre la cheminée.
 —Les misérables ! s'écria Froler, ils vont l'assassiner froidement, et dire que nous ne pouvons rien pour le sauver !
 —Si le salut du comte d'Entraygues et de son ami ne nous condamnait pas à l'inertie, je leur ferais une jolie surprise, répondit Luce.
 —Un coup de revolver dans la croisée changerait bien les choses, fit Froler.
 —Garde-t'en bien, nous ne nous appartenons pas en ce moment.
 —N'ayez crainte, patron, je ne ferai rien sans votre ordre.
 —Ciel ! exclama Luce, je reconnais la victime, c'est un jeune attaché de l'ambassade de Russie ; il aura adressé un rapport contre les Invisibles à la chancellerie de Saint-Pétersbourg, et ils se vengent, les gredins.
 En ce moment, Ivanowitch tira sa montre de son gousset, la plaça sous les yeux de la malheureuse victime, comme pour lui indiquer l'heure, et la déposa ensuite sur le guéridon.
 —Il lui indique le temps qu'il lui reste à vivre, observa Luce, dont le sang bouillonnait ; je donnerais dix ans de ma vie pour sauver ce jeune homme.
 —Parole d'honneur, il m'intéresse, et j'abandonnerais volontiers les cent mille francs que je suis en train de gagner pour l'arracher de leurs griffes.
 —Mais j'y songe, répliqua Luce, dont la perception rapide allait toujours droit au but, nous pouvons peut-être faire d'une pierre deux coups.
 —Je vous écoute, patron.
 —Nous avons vu, poursuivit le policier sans s'arrêter, sans hésiter un moment dans le développement de sa pensée, tout ce qu'il nous importait de connaître : Ivanowitch, le Corrazon, leurs trois sicaires, sans doute ceux qui doivent escorter le comte et le capitaine, tout le monde est là, il faut agir. Tu vas rester en observation, pendant que je vais aller chercher des aides...
 —Des collègues, reprit Froler... il y a un poste à deux pas, sur le boulevard.
 —Es-tu fou ? répondit Luce, tu ne connais pas ces gens-là et le fanatisme de leurs subordonnés. Toutes leurs mesures sont prises, va, en cas d'invasion de la police régulière : un coup de revolver casserait la tête du jeune homme pour qu'il ne puisse parler ; les trois brutes qui sont là sauteraient à la gorge de leurs chefs et le tour serait joué, la police se ferait gloire d'en

avoir sauvé deux sur trois, un colonel russe et un général exotique. Et qui payerait plus tard l'aventure ?—Froler et Luce, que les Invisibles ne mangeraient pas, eux... mais tu me fais bavarder, et chaque seconde que nous perdons fait perdre une goutte de sang au malheureux que nous allons essayer de sauver. Je pars à l'instant... Quoi qu'il arrive, ne quitte pas l'arbre qui te sert de refuge, nul ne pourra t'y découvrir.

Tu ne crains point de rester seul ?

—Plaisantez-vous, patron ?

—C'est que j'en ai au moins pour une heure, c'est une question de voiture.

—Frappez au dépôt Pigalle, il y en a toujours de tout attelée.

—J'y cours... veille, et pas d'imprudences !

—Allez, patron, vous me trouverez sur mon perchoir.

Luce se laissa glisser tout doucement au pied de l'arbre ; en deux bonds il atteignit le boquet et disparut.

Il était temps, les arbustes ne s'étaient pas dérobés derrière lui, qu'une ombre parut à travers les fenêtres et sembla, pendant quelques instants, inspecter les alentours de la maison. C'était Ivanowitch... h...

Son examen lui parut sans doute satisfaisant, car il se mit à se promener à travers la chambre, comme pour donner le temps de s'écouler au dernier délai qu'il avait accordé à sa victime. Parfois il s'arrêtait en face de José Corrazon, et lui parlait avec animation en faisant d'énergiques gestes de dénégation.

—Est-ce que le nègre implorerait pour le malheureux ? se demanda Froler.

Mais son attention fut vite ramenée sur ce qui se passait à l'intérieur : un des moujiks s'approchait du jeune homme, sur l'ordre d'Ivanowitch ; était-ce l'heure de l'exécution ?

Non, il était sans armes, il se bornait à lui délier le bras droit.

Alors on approcha de lui le guéridon, avec une feuille de papier et ce qu'il fallait pour écrire... Sa figure était en ce moment en pleine lumière, et Froler put distinguer les traits fins et distingués du malheureux, ravagés par la terreur.

—Ah ! quelle heureuse idée, pensa le policier, il a demandé sans doute à écrire ses dernières volontés ; qu'il fasse durer cela seulement un quart d'heure, et peut-être Luce arrivera-t-il à temps pour que nous puissions le sauver.

Le jeune homme prit la plume et essaya de tracer quelques mots, mais sa main tremblait à ce point qu'il ne put y parvenir.

Ivanowitch haussa les épaules, et donna un ordre qu'un des sbires allait exécuter... La pauvre victime éleva sa main suppliante, et sans doute il obtint le répit qu'il devait solliciter, car le Russe, sur un signe de son chef, s'éloigna.

—Mais écris donc, malheureux ; écris longuement, aurait voulu lui crier Froler : gagne du temps, c'est ton salut.

Le prisonnier parut cependant se calmer un peu, et sa main commença à courir sur le papier, trop lentement au gré de ses bourreaux, qui paraissaient s'impatienter.

Cependant, la fin de ce terrible drame approchait ; Ivanowitch fit un geste impérieux à sa victime ; il s'approcha de la table et étendit la main, comme s'il voulait lui arracher le papier sur lequel il écrivait. Cette fois, ce fut le nègre qui intervint, en lui présentant la montre, pour lui indiquer sans doute que le temps accordé n'était pas écoulé... Mais bien courtes devaient être les minutes qui restaient, car un des moujiks, son large couteau à la main, vint se placer derrière le jeune homme qui, en ce moment, — Froler le devina au mouvement de la main, — signalait ses dernières pensées.

Par un horrible raffinement de vengeance, les deux autres Cosaques, qui étaient entrés dans une autre pièce adjacente, en ressortaient à l'instant même, portant un cercueil en bois noir, sur le couvercle duquel était peinte une croix blanche, qu'ils déposèrent aux pieds du malheureux.

—Ah ! les misérables !... les misérables !... s'écria Froler, les poings crispés.

Et il chercha son revolver. La courroie de la gaine était mise, heureusement ; il eut le temps de réfléchir et de s'arrêter... mais il ferma les yeux pour ne point voir le coup fatal.

Quand il les rouvrit, le jeune homme vivait encore ; mais la scène avait changé de face... Les trois moujiks s'étaient de nouveau emparés de leur victime, et non contents de lui rattacher le bras rendu un instant à la liberté, ils lui entouraient le corps entier de cordelettes, comme s'il se fût agi d'une momie. Cette besogne terminée, sur un signe de leur maître, ils enlevèrent le malheureux, qui se tordait en efforts impuissants, le couchèrent dans le cercueil, et l'un d'eux, ayant ramené le couvercle, se mit en devoir de le clouer... Le premier coup de marteau alla droit au cœur de Froler, qui poussa un cri de rage impuissant et faillit tomber de la branche où il se trouvait cramponné.

—Oh ! fit-il d'une voix étranglée par l'émotion, les monstres, ils vont l'enterrer vivant !

Mais que faisait-il donc, Luce... depuis plus d'une heure qu'il était parti ?

CHAPITRE VI

Sauvé et vengé.—Le secret de l'homme masqué

En quittant le repaire de la butte Montmartre, Luce avait couru, sans reprendre haleine, chez le loueur que Froter lui avait indiqué.

—Vite, dit-il en arrivant, au garçon de nuit, six places, et les deux meilleurs trotteurs de l'écurie ! je double le prix, et il y a cinquante francs de pourboire si nous sommes dehors en dix minutes.

Stimulés par ces offres brillantes, cochers et palefreniers, réveillés à la hâte, firent merveille, et bien que les chevaux fussent dans le box et la voiture en remise, sept minutes après, Luce brûlait le terrain du côté de l'hôtel de la rue Saint Dominique.

Au lieu de monter dans le landeau qu'on lui avait donné, il s'était installé près du cocher et lui avait dit :

—Nous allons rue Saint Dominique, hôtel de Lauraguais, puis rue Neuve-des-Capucines, enfin rue Lepic. Si tu peux faire tout cela en moins d'une heure, tu seras content de moi.

—Cela dépendra du temps que vous resterez à chaque endroit, bourgeois, avait répondu avec raison le cocher.

Laurent et ses compagnons étaient couchés ; aux premières paroles de Luce, ils sautèrent sur leurs vêtements et, en un clin d'œil, ils furent prêts à le suivre.

La voiture ne fit qu'un bond rue Neuve-des-Capucines. Fort heureusement, les trois amis, s'étaient étendus à terre sur des couvertures, tout habillés ; ils en avaient vu bien d'autres dans le Buisson.

Luce avait pénétré dans la maison avec son stratagème habituel, il avait crié au concierge en passant devant la loge : " Médecin du 3me, urgence ; " et on ne lui en avait demandé davantage.

Alerte, alerte ! fit-il en pénétrant dans sa chambre secrète, nous les tenons tous : l'homme masqué, l'honorable José Corrazon, son ami et les trois agents des *Invisibles* chargés de vous assassiner ! Je vous donnerai tous les détails en route ; vite ! vite prenez vos revolvers, vos couteaux de chasse, et partons, peut être arriverons-nous assez à temps pour sauver une de leurs victimes.

Ces paroles étaient tombées comme la foudre au milieu du sommeil des trois personnages, et y avaient causé une stupeur difficile à décrire ; mais chacun, au lieu de parler avait agi. Luce avait détaché d'une panoplie un tromblon espagnol rapporté d'Algérie, arme terrible de près, et au bout de cinq minutes, le landau courait de nouveau dans la direction de Montmartre.

Pendant le trajet, il avait fait connaître brièvement le résultat de ses découvertes. Le comte d'Entraygues ne pouvait se persuader qu'il fût obligé de perdre ainsi toutes ses illusions sur le noble hidalgo, don José Corrazon ; mais le cas était trop concluant pour se permettre la moindre réflexion.

Le Canadien était au comble de la joie ; la pensée de voir face à face l'ennemi qu'il poursuivait depuis si longtemps, l'avait rajeuni de dix ans.

—Enfin ! murmurait-il, il y a une justice au ciel.

Quant au capitaine, l'idée de tuer Ivanovitch au bout de son revolver, le rendait fou ; il y avait quelque chose de féroce dans son bonheur.

Luce s'inquiéta peu cette fois de dissimuler les traces de leur passage ; il marcha droit à la pelouse où se trouvait le marronnier-abri, suivi de la petite troupe. Froter, qui les avait entendus venir, était descendu de son observatoire pour ne pas faire perdre une minute.

—Eh bien ! demanda Luce rapidement, l'homme masqué est-il toujours là ?

—Oui, mais ils n'en ont pas pour longtemps ; vous arrivez au bon moment, patron.

—Et leur victime, le pauvre attaché d'ambassade ?

—Écoutez !

—Que signifient ces coups ?

—On le cloue vivant dans un cercueil.

—Alors, nous arrivons à temps.

—Grâce à Dieu, patron.

—Marchons... Ah ! j'oubliais l'ordre de bataille... Inutile d'engager un combat loyal, avec ces yeux... nous allons monter à pas de loup au premier étage ; quand tout le monde sera prêt, j'ouvre brusquement la porte... et on tire dans le tas... nous sommes huit, du premier coup ils doivent avoir leur affaire... Venez.

Lorsque Luce jugea que tout le monde avait dû prendre ses dispositions, lui-même épaula son tromblon, qu'il avait chargé jusqu'à la gaeule ; puis, tournant doucement le bouton de la porte, d'un violent coup de pied, il la jeta en dedans. Mais ses prescriptions ne purent être exécutées ; le Nagarnook et le nègre Tom, qui se trouvaient au premier rang avaient bondi comme des tigres dans la chambre, saisissant chacun un adversaire à la gorge et roulant avec lui sur le plancher... Cette brusque attaque fit que personne n'osa tirer, de peur de blesser les indigènes... il y eut un moment de confusion indescriptible, et Ivanovitch en profita pour donner un coup de pied au guéridon qui tomba, entraînant avec lui les bougies qui éclairaient cette terrible scène. Mais le Canadien avait eu le temps de s'élançer sur un troisième adversaire, qui, sans arme sous la main, et le voyant venir à lui, le saisit à bras le corps ; le géant l'emprisonna dans une puissante étreinte, et le misérable n'eut que le temps de pousser un cri... il tomba à terre comme une masse, l'épine dorsale brisée.

Cependant Luce, qui n'avait pas perdu son sang-froid, s'était jeté rapidement sur une bougie qui ne s'était pas éteinte dans sa chute, et on put se rendre compte de la situation.

Il ne restait plus un seul adversaire debout... Les moujiks, assaillis par les indigènes, gisaient à terre, la gorge coupée... et, spectacle terrible, le Nagarnook avait scalpé le sien, pour rapporter ce sanglant trophée dans son pays. Le troisième était étendu aux pieds de Dick... et le général don José Corrazon, allongé sur le sol près de la fenêtre, ne donnait plus signe de vie.

Mais l'homme masqué avait disparu.

—A moi ! à moi ! il nous échappe, s'écria Luce et il s'élança dans une chambre voisine, un seul côté par où le misérable avait pu fuir ; une fenêtre ouverte donnant sur le toit d'une dépendance extérieure, qui avait facilité la fuite, vint leur révéler l'inutilité de leurs efforts.

Une fois de plus, l'infamie habileté de cet homme lui avait sauvé la vie.

De grands cris vinrent tout à coup les rappeler dans la chambre où les premières scènes s'étaient accomplies.

—Ne me tuez pas ! ne me tuez pas ! Je n'ai point fait de mal, clamait José Corrazon, que le serviteur du comte tenait au collet.

Le rusé personnage, qui était sans aucune blessure, avait fait le mort, pour tenter de fuir à la première occasion ; grâce au brave Laurent, il n'avait pu exécuter son dessein.

En reconnaissant le comte d'Entraygues, le misérable reprit quelque espoir.

—Grâce ! monsieur le comte, dit-il en tombant à genoux.



Ils bondirent comme des tigres dans la chambre. (Page 146, col. 1.)

—Réponds franchement, si tu tiens à la vie, répondit le jeune homme. Qu'aurais-tu fait de moi, hier, si j'eusse été seul dans ta voiture ?

—J'avais ordre de vous achever, balbutia le bandit.

—Qui avait organisé ce guet-apens ?

—Celui qui vient de s'enfuir... l'homme masqué !

—Le colonel Ivanovitch, membre du Conseil suprême des Invisibles.

—Ivanovitch ! exclama le comte d'Entraygues... Ivanovitch !... lui, mon rival !... Ah ! j'aurais dû m'en douter !

—A mon tour d'interroger, fit Luce qui, depuis quelques instants, regardait le noir avec une attention singulière. Quel est ton nom ?

—Don José Corrazon.

—Ton véritable nom ! insista le policier en armant froidement son revolver.

—Sam, répondit le malheureux en tremblant de tous ses membres.

—Qui a étranglé, une belle nuit, le lutteur Tom Powell pour lui voler deux cent cinquante mille francs que l'homme masqué lui avait remis la veille ? Réponds.

—Moi, balbutia le misérable... Grâce ! j'ai dit la vérité.

—Non, pas de pitié pour les assassins, les voleurs et les traîtres.

Et Luce lui cassa la tête d'un coup de revolver.

Le jeune Russe que, dès le début, Froter avait retiré rapidement de son cercueil, serrait les mains de ses libérateurs sans pouvoir articuler une parole, tellement la réaction était violente.

—Et maintenant, messieurs, dit le comte d'Entraygues, c'est à la tête, maintenant que nous allons frapper.

LOUIS JACOLLIOT.

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !!

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE

- DES -

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire.— 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

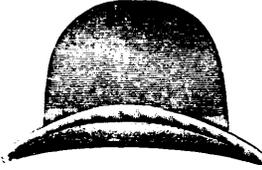
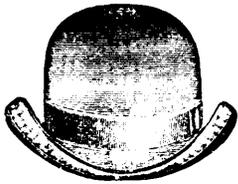
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Sic d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉ EN 1861

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. M. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
 Avenue Hoova, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Usage admis dans

la meilleure

Société

Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le



CHOCOLAT-MENIER

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER Agréable pour les palais les plus délicats.

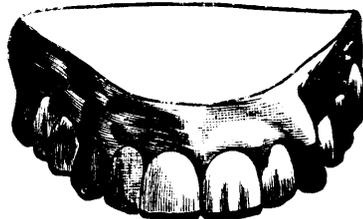
Peut être pris immédiatement avant le quitter la table.

Demandez à l'Epicier — LE — **CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américain pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger; Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée : 156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres — Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de chars-dortoirs dits CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir, de tous les avantages et les confort qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modiques. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi

MONTREAL A CHICAGO

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.

Chaque samedi.

Montréal à Vancouver et Seattle

Laisse la Gare Dalhousie à 8.40 p. m.

Chaque mercredi.

Ces chars sont directs, sans changement

CHARS COLONS.—En outre des chars Touristes, des chars Colons, construits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS 129 RUE ST-JACQUES COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER